

SAM 12 OCT 19H00 &
DIM 13 OCT 17H00
GRANDE SALLE

THÉÂTRE / OPÉRA

TARIFS 8 À 18€ - DURÉE 1H10



JOURNAL D'UN DISPARU

MISE EN SCÈNE IVO VAN HOVE
MUSIQUE LEOŠ JANÁČEK ET ANNELIES VAN PARYS

Ivo Van Hove, maître de la scène théâtrale européenne, s'empare aujourd'hui du Journal d'un Disparu de Leoš Janáček. Un « opéra miniature » bouleversant d'intensité dramatique et musicale où il est question d'amour, de déracinement et d'identité : un événement !

Inspirée par son amour impossible pour sa muse Kamila, de 37 ans sa cadette, cette œuvre brûlante de Janáček est illuminée par la mise en scène d'Ivo Van Hove. De 1907 à 1928, Leoš Janáček entretient une correspondance passionnée avec la jeune femme. C'est durant cette période qu'il écrit Journal d'un disparu, cycle de chants pour ténor, chœur féminin et piano, qui narre l'histoire d'un jeune villageois amoureux d'une gitane.

« Je suis bien sûr parti de la partition mais me suis aussi imprégné de l'intense correspondance échangée par Janáček avec Kamila, et j'ai ajouté un reflet contemporain, la musique d'Annelies Van Parys. C'est l'ensemble de ces composantes qui permet de donner une résonance actuelle à une histoire marquée par l'esprit européen du début du siècle passé ». Ivo Van Hove.

création décor et lumière Jan Versweyveld - création costumes An D'Huys - dramaturgie Krystian Lada - Tenor Ed Lyon ou Andrew Dickinson - mezzosoprano Marie Hamard- comédien Hugo Koolschijn - piano Lada Valešová - trio vocal soprano Jana Pieters- soprano Lisa Willems - alto Fabienne Seveillac production Muziektheater Transparant // coproduction Internationaal Theater Amsterdam, De Munt/La Monnaie, Les Théâtres de la Ville de Luxembourg, Klarafestival, Kaaitheter, Operadagen Rotterdam, Beijing Music Festival

attaché de presse Pascal Scuotto : 06 11 13 64 48 / pascal.scuotto@gmail.com
téléchargez les dossiers de presse & photos : les-salins.net/espace-presse - mot de passe : LesSalins

Les Salins, scène nationale de Martigues - 19 Quai Paul Doumer - 13500 Martigues - 04 42 49 02 01
billetterie - 04 42 49 02 00 - www.les-salins.net

IVO VAN HOVE

Personnalité marquante de la scène contemporaine européenne, Ivo van Hove est né le 28 octobre 1958 à Heist-op-den-Berg, commune néerlandophone de Belgique. Élevé dans une famille catholique rigoriste, il passe plusieurs années comme pensionnaire dans un petit séminaire en Région flamande. Là, il découvre le théâtre lors d'ateliers hebdomadaires, sans que cela suscite chez lui une vocation immédiate. Mais, après avoir amorcé des études de droit à Anvers, il intègre une formation à l'art dramatique au RITCS (Royal Institute for Theatre, Cinema & Sound), à Bruxelles. En 1981, il fonde, avec Jan Versweyveld, scénographe et éclairagiste, la compagnie AKT (Antwerps Kollektief voor Theaterprojecten) située à Anvers, avec laquelle il met d'abord en scène ses propres textes, *Geruchten* (*Rumeurs*), *Ziektekiemen* (*Germes pathogènes*), puis ceux d'auteurs contemporains – Pinter, Duras, Koltès –, et classiques, dont Sophocle, Euripide et surtout Shakespeare, avec lequel Ivo van Hove entretient une relation récurrente.

Sa notoriété naissante et la reconnaissance de ses pairs lui ouvrent d'autres horizons. En 1999, il est appelé à la direction artistique du Het Zuidelijk Toneel à Eindhoven (Pays-Bas), mais poursuit dans le même temps ses activités de metteur en scène. Il aborde pour la première fois l'opéra avec Lulu d'Alban Berg au Vlaamse Opera d'Anvers. En 2001, il est nommé directeur général du novateur Toneelgroep Amsterdam, fonction qu'il continue d'occuper, et avec lequel il ouvre une période particulièrement féconde de sa création scénique. Ivo van Hove a mis en scène plus d'une centaine de spectacles, pièces de théâtre, adaptations de romans ou de films et opéras. De Sophocle à Bowie en passant par Shakespeare, Duras, Miller ou Visconti, il crée un théâtre protéiforme, traversé par les émotions humaines où tout prend sens, textes, scène, interprètes, images et musique. Un théâtre de l'urgence, subversif et loin de toute moralisation. Sa dernière création fut *Les Damnés* avec la troupe de la Comédie-Française pour la Cour d'honneur du Palais des papes.

Journal d'un disparu de Leoš Janáček narre l'histoire d'un jeune villageois tchèque, Janík, qui tombe amoureux d'une jeune tsigane, et est prêt à tout abandonner pour elle. La passion de Janík va-t-elle le libérer d'un environnement étouffant ? Ou gâchera-t-elle son existence pour une illusion ? Le récit est basé sur des faits autobiographiques. Inspiré par un amour non partagé pour sa muse, Kamila Stösslová, une jeune femme mariée, Janáček a composé un cycle de chants pour ténor, alto, chœur féminin et piano. La poésie de Janáček se caractérise par une combinaison de brutalité et de tendresse, et sa musique est à la fois minimaliste et émotionnelle. Journal d'un disparu est intéressant du point de vue de la thématique qui en est au centre, celle de l'amour romantique. Il est né d'une passion non consommée de Janáček pour Kamila, un amour impossible du début du XXe siècle, qui n'est pas limité par des structures comme le mariage, et qui est impossible à cause de l'origine de Zefka, une tsigane. Les émotions sont au centre de cette œuvre : l'amour ne connaît pas de structure sociale et il se situe au-delà même de la vie. Cette notion d'amour

romantique est quelque chose qui nous manque à l'heure actuelle. Les outils numériques de rencontre, notamment, relèguent l'amour à quelque chose de structurel, quelque chose d'administratif – cocher des cases – où le romantisme disparaît souvent. Pour rester fidèle à la thématique originale du Journal, j'ai calqué la structure dramaturgique sur l'échange épistolaire initial entre Janáček et Kamila. J'ai aussi été inspiré par la notion de mélancolie présente dans le travail de Fernando Pessoa, un écrivain portugais : « Désirer des choses impossibles, juste parce qu'elles sont impossibles ; être nostalgique envers des choses qui n'ont jamais existé ; désirer ce qui aurait pu être ; regretter de ne pas être quelqu'un d'autre ». Qu'apporte la pièce d'Annelies Van Parys ? Annelies Van Parys complète le cycle de chants de Janáček par 5 nouvelles compositions. Tout comme Janáček, qui accordait beaucoup d'importance à la langue tchèque orale, elle a porté un grand intérêt à la rythmique et à la mélodie de la langue. Annelies introduit une perspective féminine dans le récit de Janáček. Le cycle original de chants a été principalement composé pour une voix masculine et projette une perspective masculine sur le personnage féminin, Zefka. La voix féminine y était à peine abordée. Dans les compositions d'Annelies en revanche, la voix féminine est au centre. Annelies ajoute de l'espace et de la couleur au personnage féminin, Zefka, qui n'est plus seulement admiré, mais porte elle-même un regard et détermine la forme du récit. La culture tsigane joue ainsi un rôle important dans le nouveau livret. Les textes sont en roumain, la langue des Tsiganes en Tchéquie à l'époque de Janáček, ce qui a permis de conserver les métaphores de la culture tsigane. Dans la composition de Janáček, la Tsigane est présentée comme un animal sauvage, alors que chez Annelies, la comparaison que les Tsiganes font entre l'homme blanc et le cheval blanc, *bălănuș*, est conservée. Dans cette perspective, la femme regarde donc aussi au lieu d'être simplement regardée. On peut y voir une forme d'émancipation où le personnage féminin s'arroge sa propre image dans les yeux de l'homme et impose ainsi sa propre vision. Comment la mise en scène d'Ivo van Hove aborde-t-elle cette œuvre ? À l'origine, le Journal d'un disparu de

Janáček avait été composé comme un cycle de chant et représenté comme un récital. Ivo van Hove a développé davantage le concept et créé une mise en scène complète. Le scénariste et réalisateur Michelangelo Antonioni, à travers ses films, a été l'une de nos sources d'inspiration. Dans notre mise en scène, le rôle masculin initial de Janáček a été scindé en un acteur et un chanteur, ce qui crée deux dimensions temporelles : celle du présent et celle du passé. Un homme à la fin de sa vie se rappelle un amour impossible via une version plus jeune de lui-même, mais se perd à la frontière de ce qui s'est effectivement passé et de ce qui se passe dans sa tête.

EXTRAITS DE PRESSE (ANGLAIS)

« an exceptional Belgian artist, has added her own compositions ... and she has done so in a sublime way with an incredible amount of respect for Janáček's music. ... A very intimate performance, a miniature.»

Chantal Pattyn - Klara Radio - 12 March 2017

« One thing this production certainly has to offer, is the accompanying music composed by Annelies Van Parys. The added value is great, mysterious, beautiful. Elaborating on the existing passages for female voices, she has created full-fledged counter voices, who turn Janáček's haunted male conscience inside out. This delivers a composition worthy of a wide audience and a long lasting life. »

Tom Janssens - De Standaard - 13 March 2017

« What stands out from all of this, is the way in which Van Parys has written the role of the gypsy woman. Van Parys finds a way to seamlessly entwine her style with Janáček's style without the two coinciding. ... This flowing solo, incredibly rich in sound and rhythm and sung by the strong Zefka, proves why the future of the opera might well be feminine. On the stage, but certainly off the stage as well, at the composer's table.»

Els Van Steenberghe - Knack Focus- 17 March 2017

«... an arresting confrontation with Leoš Janáček, man and musician. Annelies Van Parys' commentaries intensified the various stages in this concentrated song cycle... The tenor Ed Lyon was marvellous, both as an actor and singer. Powerful and persuasive... And also all praise to the mezzo Marie Hamard: precise, warm and passionate, and moreover a very natural presence on stage. ... The only Czech member of the ensemble was the pianist Lada Valesová. She didn't sing, but her piano-playing was masterly.»

Guido Defever - Klassiek Centraal - 5 April 2017

MAR 29 & MER 30 OCT 10H00 & 15H00
PETITE SALLE

THÉÂTRE
GESTUEL & MUSICAL

TARIF UNIQUE 5 €
DURÉE 35 MIN

SPECTACLE BILINGUE FRANÇAIS / LANGUE DES SIGNES



L'ARBRE SANS FIN

LES COMPAGNONS
DE PIERRE MENARD

L'Arbre sans fin, librement inspiré de l'œuvre de Claude Ponti, est le parcours d'un enfant vers la compréhension du monde dans sa complexité et ses mystères. Grâce au récit, à la poésie de la langue des signes et au décalage humoristique des bruitages, l'imaginaire du spectateur prend son envol !

L'arbre sans fin est l'histoire d'Hipollène, une petite fille qui apprend à répondre à de nombreuses questions : comment s'affranchir de ses peurs, prendre conscience de ses racines... Elle découvre ainsi son identité.

Les enfants s'identifient à Hipollène, incarnée par la comédienne Isabelle Florido. Elle vit l'histoire, donne corps aux images qui foisonnent grâce à sa maîtrise de la langue des signes. Avec elle, les enfants accomplissent d'incroyables aventures, et comme Hipollène, traversent des tunnels, chassent les « glousses », sautent de planète en planète, affrontent Ortic ou caressent les « Moiselles d'Égypte »...

Une adaptation scénique qui met en relief le texte original et laisse une belle place à l'imaginaire.

mise en scène Nicolas Fagart - voix Sylvain Guichard - corps et langue des signes Isabelle Florido - univers sonore Olivier Gerbeaud librement adapté de l'album de Claude Ponti // soutien du Conseil Régional d'Aquitaine, du Conseil Départemental de la Gironde

attaché de presse Pascal Scuotto : 06 11 13 64 48 / pascal.scuotto@gmail.com
téléchargez les dossiers de presse & photos : les-salins.net/espace-presse - mot de passe : LesSalins

Les Salins, scène nationale de Martigues - 19 Quai Paul Doumer - 13500 Martigues - 04 42 49 02 01
billetterie - 04 42 49 02 00 - www.les-salins.net

LA COMPAGNIE PIERRE MENARD

Créée en 2003, notre compagnie s'est défini un objectif simple, ambitieux, mais peut-être essentiel : la promotion de l'Art littéraire.

Pour cela, nous avons décidé de privilégier la mise en lecture d'œuvres contemporaines et non-théâtrales (correspondances, journaux intimes, poèmes, nouvelles, romans). Notre répertoire ? orge Luis Borges, Rimbaud, Lewis Carroll, Agota Kristof, Kressmann Taylor, Marcel Aymé, Saint-Exupéry...

Par ailleurs, nous travaillons sur l'élaboration d'un vocabulaire corporel issu de la langue des signes et du mime.

POURQUOI PIERRE MÉNARD ?

À cause de Jorge Luis Borges ! Car son œuvre est en perpétuelle référence à d'autres littératures : de celle d'Homère aux contes chinois, en passant par Shakespeare ou Cervantes. Et c'est ainsi que dans sa nouvelle, Pierre Ménard, l'auteur du Quichotte, il imagine, avec beaucoup d'humour, un obscur auteur français qui aurait entrepris, au début du XX^e siècle, de réinventer le chef-d'œuvre de Cervantes... Il réussit à en « réécrire » (sans le copier !) trois chapitres à l'identique ! Pour rendre un hommage amusé à Borges (et à Cervantes avec lui) nous sommes donc les compagnons de ce Pierre Ménard : auteur fictif, mais quel auteur !

EXTRAITS DE PRESSE

« Une jolie adaptation scénique qui, avec la gestuelle précise et la présence joyeuse d'Isabelle Florido, met en relief le texte original et laisse une belle place à l'imaginaire. »

Télérama.fr

« ...Brossant alors des tableaux aussi poétiques que drôles, aussi émouvants que fondateurs, avec cette idée forte en filigrane : il faut savoir se perdre pour pouvoir se retrouver. »

La dépêche.fr

« Tous les registres du conte y sont rassemblés avec la truculence, le pittoresque, la verve mais aussi une infinie tendresse... »

Midi libre

PETIT HISTORIQUE DE LA COMPAGNIE

- 2003 Création de la compagnie ;
conception de la Bibliotente, structure d'accueil des spectacles en plein air ;
création des *Lectures en libertés* sous la tente et en extérieur ; création du 1^{er} *Conte-dit-du-bout-des-doigts* : *La Sorcière du Placard aux Balais*
- 2005 *Novecento* : pianiste, d'Alessandro Barrico ;
Conte-dit-du-bout-des-doigts :
Titane et Bougrenette
- 2006 *Conte-dit-du-bout-des-doigts* :
Les Musiciens de la
Ville de Brême ; création de la déambulation :
Les Contes de la Grande Lande
- 2007 *L'Arbre sans Fin*, librement adapté de l'œuvre de Claude Ponti ; *Conte-dit-du-bout-des-doigts* :
Les Malheurs d'Ysengrin
- 2009 *Conte-dit-du-bout-des-doigts* :
Le Joueur de Flûte de Hamelin ;
La Tentación (Opus I), projet tentculaire à géométrie variable, à partir de *La Tentation de St-Antoine* de Flaubert, au festival Chahuts de Bordeaux
- 2012 Sortie publique de *La Tentación*
- 2015 Création de *Goupil*
- 2017 Création d'*Ysengrin*
- 2020 Création du *Petit garçon qui avait mangé trop d'olives*

SAM 9 NOV 11H00
PETITE SALLE

TARIFS 8 À 12€
DURÉE 55 MIN

THÉÂTRE
RÉCIT



EN FAMILLE
DÈS 7 ANS



LES SOULIERS MOUILLÉS

LA FAROUCHE CIE

Juanito vit seul avec son père qui, toutes les nuits, part pêcher en mer sur son petit bateau «Le Mirabelle». Chaque matin, avant de partir à l'école, Juanito vérifie que les gros souliers mouillés de son papa sont là, preuve qu'il est bien rentré. Un matin, pourtant, les souliers sont absents...

Sabrina Chézeau est une conteuse lunaire. Elle déploie devant nous une capacité incroyable à se glisser d'un personnage à l'autre en un seul clignement de cils, tout en subtilité et délicatesse. Rien ne lui résiste, un rien nous embarque pour longtemps. Les souliers mouillés raconte la quête touchante d'un fils à la recherche de son père. Véritable récit d'aventure à travers des îles imaginaires et déroutantes ; Sabrina Chézeau nous tient en haleine au fil de ce conte initiatique ponctué de rencontres cocasses et loufoques, questionnant avec humour et tendresse la peur de l'abandon et le poids des secrets familiaux. Gageons sans crainte que cette histoire émouvante, incarnée avec naturel et spontanéité, vous émerveille à votre tour.

avec Sabrina Chézeau, comédienne - Mathieu Maisonneuve, régisseur production Théâtre Foz, Caen / Le Théâtre de l'Arentelle, St Flour de Mercoire / L'association culturelle Reijouna et la Commune de Félines-Minervois / Le réseau de lecture publique, Bram / La Maison des arts et loisirs, Laon / La Communauté de Communes du Rayol

attaché de presse Pascal Scuotto : 06 11 13 64 48 / pascal.scuotto@gmail.com
téléchargez les dossiers de presse & photos : les-salins.net/espace-presse - mot de passe : LesSalins

Les Salins, scène nationale de Martigues - 19 Quai Paul Doumer - 13500 Martigues - 04 42 49 02 01
billetterie - 04 42 49 02 00 - www.les-salins.net

NOTE D'INTENTION

Les secrets familiaux pèsent longtemps sur le présent et les générations qui suivent. J'ai souvent été touchée par ces récits de vie qui s'éclairaient après avoir mis à la lumière des situations tues depuis des années.

La parole posée sur ces silences a des effets notoires et libérateurs pour tous les protagonistes concernés. Les enfants sont particulièrement sensibles à ces nœuds de famille.

C'est la raison pour laquelle j'ai choisi d'aborder ce thème du point de vue d'un enfant de 7 ans en prise avec ce type de secret. Cette quête s'inscrit au sein d'une relation père-fils. Dans "Les souliers mouillés", le secret est très proche de l'enfant puisqu'il vit seul avec son père sans savoir qui est sa mère. Il ne l'a tout simplement jamais connue.

Est-ce que le plus difficile est l'absence de la mère ou l'impossibilité du père d'en parler ? Dans le non-dit ambiant vient se nicher toutes sortes de peurs. N'ayant que son père, l'enfant a une angoisse terrible de le perdre.

Comme dans ma précédente création "La Sauvage", j'appuie mon écriture sur une alternance de situations sensibles et d'humour où le rire vient agir comme un dé-tenseur qui permet de se laisser traverser par d'intenses émotions. L'histoire déploie alors son véritable pouvoir guérisseur.

Sabrina Chézeau

EXTRAITS DE PRESSE

«De la tendresse, de la drôlerie, de l'aventure palpitante, de la pudeur, de la spontanéité, Sabrina Chézeau distille tout cela avec beaucoup de justesse et de talent».

Midi-Libre

«Un moment de grâce, salué par un public remué et radieux, en larmes pour beaucoup et se découvrant avec bonheur un peu plus humain qu'avant».

Festival Conte et rencontre de Lozère

«Un univers onirique et loufoque à la Claude Ponti»

La voix du Nord

«Un texte riche en rebondissements humains»

Les Dernières Nouvelles D'alsace

«Avec une présence sur scène remarquable, elle fait défiler les personnages virevoltant dans un spectacle rythmé et captivant»

La Montagne

«Sabrina Chézeau propose un spectacle à haute teneur émotionnelle. Elle déploie une capacité incroyable à se glisser d'un personnage à l'autre en un seul clignement de cils toute en subtilité. C'est puissant et magnifique !»

Midi-Libre

SABRINA CHÉZEAU

Auteur et interprète depuis 2001, son travail mêle conte, théâtre et mouvement. Sabrina Chazeau raconte les relations de famille et les passions humaines ; les silences, les émotions et les secrets qui s'y nichent. Aujourd'hui, sa parole s'affirme dans un tissage subtil entre récits de vie, contes traditionnels et slam-poésie où le merveilleux s'inscrit dans le quotidien qui nous entoure. Elle se forme à l'école de Théâtre Jacques Lecoq à Paris après avoir travaillé le conte auprès de Michel Hindenoch. Ensuite, avec Luigi Rignanèse autour de sa création "La Sauvage", elle affine ses outils de conteuse. Également formée au clown au Hangar des mines, au théâtre gestuel avec Agnès Coisnay, en conte et hypnose au Centre Méditerranéen de littérature Orale, en danse classique et expression corporelle au conservatoire de Bordeaux et au tango argentin. Elle a travaillé en milieu carcéral avec l'association Fenêtre sur Clown et a enseigné le théâtre au conservatoire de Champigny-sur-Marne.

LUIGI RIGNANESE

Mise en scène et accompagnement à l'écriture

Depuis 15 ans, Luigi Rignanese, auteur, interprète et metteur en scène explore une approche pluridisciplinaire et contemporaine du récit musical. À travers les codes du conte merveilleux, résonances de nos songes, l'auteur joue avec les archétypes pour aborder avec une distance onirique des thèmes actuels (racisme, adolescence, religion, argent, égo, travail, dévoration etc..) Ses spectacles tournent en France et à l'international (Canada, Brésil, Italie, Sénégal, Liban et Algérie).

MAR 12 NOV 20H30
GRANDE SALLE

THÉÂTRE

SPECTACLE MULTILINGUE SURTITRÉ EN FRANÇAIS

TARIFS 8 À 18 €

DURÉE 2H00



MY REVOLUTION IS BETTER THAN YOURS

DE SANJA MITROVIĆ

My revolution is better than yours s'inspire des manifestations de 1968, et s'interroge: un demi-siècle plus tard, quelle perception avons-nous de cette période turbulente ? Quel est l'héritage de ces premiers mouvements mondiaux de protestation ?

Partie d'une mine d'or d'archives et de témoignages venus de différents pays, la nouvelle création de Sanja Mitrović ausculte l'expérience vécue et l'amnésie historique qui l'entoure. Aujourd'hui, quel est l'impact des mots qui furent prononcés en 68 ? Comment se souvenir ? Devons-nous aujourd'hui commémorer cet épisode de l'Histoire ? Les idéaux révolutionnaires seraient-ils finis, devenus des slogans marketing de multinationales, ou ont-ils encore un sens aujourd'hui ?

C'est à travers une constellation de personnages, d'idées, d'images et de déclarations qui retranscrivent le caractère fragmenté de l'époque, que *My revolution is better than yours* met en lumière les traces de 68 sur notre monde.

concept, texte, mise en scène, chorégraphie Sanja Mitrović - performeurs Vladimir Aleksić, Jonathan Drillet, Maria Stamenković Herranz, Darya Gantura (Olga Tsvetkova), Mohammed Nour Wana - dramaturgie et recherches Jorge Palinhos, Karel Vanhaesebrouck - assistante mise en scène et traductrice vers l'Anglais Siniša Mitrović - conseil à la chorégraphie Guillaume Marie- scénographie Élodie Dauget - concepteur d'effets spéciaux Jean-Claude Fiems - création costumes Alexandra Sebbag - création lumière Giacomo Gorini - création son Vladimir Pejković
production Sanja Mitrović / Stand Up Tall // productions en collaboration avec le Centre Dramatique National Nanterre-Amandiers // production exécutive Caravan Production // coproduction Centre Dramatique National Orléans, Centre Dramatique National La Comédie de Reims, La Rose des Vents, Scène Nationale Lille Métropole / NEXT Festival Subventionné par Vlaamse Gemeenschap (BE), Vlaamse Gemeenschapscommissie (BE)

attaché de presse Pascal Scuotto : 06 11 13 64 48 / pascal.scuotto@gmail.com
téléchargez les dossiers de presse & photos : les-salins.net/espace-presse - mot de passe : LesSalins

Les Salins, scène nationale de Martigues - 19 Quai Paul Doumer - 13500 Martigues - 04 42 49 02 01
billetterie - 04 42 49 02 00 - www.les-salins.net

SANJA MITROVIC

Sanja Mitrovic est metteuse en scène, enseignante et directrice artistique de Stand Up Tall Productions, qu'elle a fondé en 2009. Née à Zrenjanin, en République fédérative socialiste de Yougoslavie, elle a émigré aux Pays-Bas en 2001. Ces dix dernières années, le travail de Mitrovic a atteint une reconnaissance internationale. Son œuvre est une exploration de la relation du théâtre aux réalités sociales, politiques et culturelles de notre époque. Sa pratique se situe à la croisée du théâtre, de l'art visuel, de la danse, de la performance et implique souvent une collaboration avec différentes communautés.

Sa pièce *Will You Ever Be Happy Again?* (2008), dont la première eut lieu au BITEF Festival de Belgrade, a remporté le prix BNG Nieuwe Theatermakers Prijs en 2010 pour le meilleur metteur en scène et fut nominé pour le prix Jardin d'Europe. Ces dernières années, son travail a été produit et présenté internationalement, tant dans des théâtres qu'en festival, notamment au Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Schaubühne (Berlin), Théâtre de la Bastille (Paris), Centre Dramatique National La Comédie de Reims et Festival Scènes d'Europe (Reims), Züricher Theater Spektakel (Zurich), Theaterfestival Basel (Bâle), Huis aan de Werf, Festival aan de Werf and SPRING Festival (Utrecht), European Capital of Culture 2012 (Guimarães, PT), Beursschouwburg (Bruxelles), Tanzquartier Wien (Vienne), ainsi qu'au Teatro Nacional São João (Porto). Ses pièces les plus récentes sont, notamment, *A Short History of Crying* (2010), accompagné d'un ouvrage explicatif publié en 2011, *Crash Course Chit Chat* (2012), *SPEAK!* (2013), *Do You Still Love Me?* (2015), ainsi que *I Am Not Ashamed of My Communist Past* (2016).

Au cours de sa carrière, Mitrovic a entre autres collaboré avec et est apparue dans le travail de Milo Rau / International Institute for Political Murder, Phil Collins, Nicole Beutler et Montažstroj.

Depuis 2013 Mitrovic vit à Bruxelles où elle enseigne l'art dramatique et le théâtre documentaire au Royal Institute for Theatre, Cinema and Sound (RITCS). De 2017 à 2019, Mitrovic est artiste en résidence au Centre Dramatique National d'Orléans, en France. En 2019, elle dirigera l'ensemble Schaubühne, à Berlin, pour une nouvelle création qui aura lieu en avril 2019 au FIND, Festival of International New Drama.

CONCEPT

En mai 2018, un demi-siècle se sera écoulé depuis que des émeutes et grèves en France créèrent l'un des événements culturels les plus emblématiques du XX siècle. Cependant, les manifestations estudiantines à Paris n'étaient qu'une facette d'un réseau mondial de mouvements populaires et de révoltes auto-organisées – les Black Panthers et manifestations contre la guerre du Vietnam aux Etats-Unis ; les convulsions dans le Bloc de l'Est, incluant la rébellion estudiantine à Belgrade, le Printemps de Prague, la crise politique en Pologne, ainsi que les protestations sur la Place Rouge de Moscou. Suite à une première explosion d'enthousiasme, la plupart de ces mouvements se sont fragmentés en une série de positions sur le spectre politique - du courant néolibéral au radicalisme de gauche, du centrisme de la classe moyenne au conservatisme extrême - ou, dans quelques cas, comme les Brigades rouges en Italie et la Faction de l'Armée rouge en Allemagne de l'Ouest, ont dégénéré en lutte armée à part entière.

My Revolution Is Better Than Yours s'inspire des protestations de '68 en tant que l'un des premiers phénomènes réellement mondiaux, des potentiels héritages qui en résultent, ainsi que de la perception de cette période turbulente, un demi-siècle plus tard, et par rapport à l'histoire personnelle des interprètes. La nouvelle création de Sanja Mitrovic est une méditation du concept de révolution. Sur base d'une mine d'or d'archives et de témoignages de participants issus de différents pays, elle considère l'ampleur de l'expérience vécue et de l'amnésie historique, l'impact des mots et le sens de l'action, ainsi que les possibilités du souvenir et de la commémoration. S'ouvrant sur une référence à Viva Maria ! – comédie fictive représentant la révolution et qui influença les cercles de gauche de l'époque – et déployé à travers une constellation de personnages, d'idées, d'images et de déclarations qui retranscrivent le caractère fragmenté de l'époque, *My Revolution Is Better Than Yours* laisse les complexités de '68 se réverbérer sur les situations présentes. Les idéaux révolutionnaires sont-ils confinés dans la poubelle de l'histoire, dans les slogans de marketing des multinationales, ou peuvent-ils encore parler de notre expérience aujourd'hui ?

STRUCTURE

Sur scène, pris dans la confrontation entre les tentatives pour recréer l'énergie de la révolution ainsi que l'image esthétique de celle-ci, les artistes suggèrent une question de ce qu'est réellement une révolution – ou de ce qu'elle pourrait être. Ils s'approprient les mots de personnages historiques et de participants de 1968, les réinterprétant dans des constellations inattendues. Ils se remémorent le souvenir d'aïeux tués pour des convictions politiques, d'exil, ainsi que de l'impossibilité de trouver un endroit où atteindre la plénitude de l'existence. À travers leurs histoires, petit à petit, nous entrevoyons également une image contemporaine de l'Europe - fragmentée, effrayée et aveuglée, au bord de l'effondrement, observant la tragédie humaine à sa porte, exception faite à la discrimination de sang-froid, nouvelle valeur morale. L'Europe d'aujourd'hui, où l'internationalisme des révolutions passées semble être une relique d'une autre époque.

NOTE D'INTENTION

Bien que My Revolution Is Better Than Yours aborde des événements datant d'il y a cinquante ans, il me semble que ce projet est étroitement lié à notre époque. Une époque au cœur de laquelle réside une disparité entre une représentation de la révolution - cinématographique, séduisante, spectaculaire - et certaines limites de vie imposées par les événements historiques. Comme point de départ à la réalisation de ce projet, j'ai utilisé des images emblématiques de mai '68 en France et les ai comparées à des manifestations estudiantines qui ont eu lieu à Belgrade, peu de temps après. Les mouvements de protestation dans l'Ouest ont lutté pour la création d'une utopie socialiste, contre l'individualisme capitaliste, l'injustice sociale et l'Establishment. Alors qu'en Europe de l'Est, étudiants, ouvriers et citoyens ordinaires se sont dressés sur des barricades pour dénoncer les insuffisances d'une utopie socialiste dans laquelle ils étaient supposés vivre et ont alors exigé d'avantages de droits pour l'individu. Il me semblait cependant que les protestations à Paris et à Belgrade avaient deux choses en commun : toutes deux exprimaient leur insatisfaction face à l'état des choses et, chez toutes les deux, la représentation de la révolution (au théâtre, au cinéma, etc.) jouait un rôle significatif dans l'explosion de nouvelles protestations.

En dépit de la célèbre affirmation de Gil Scott-Heron selon laquelle « la révolution ne sera pas télévisée », les manifestations des années 1960 ont été parmi les premières manifestations de masse à être diffusées, et ce dans le monde entier. Les étudiants français imitant les étudiants allemands et nord-américains, les yougoslaves imitant les français. Cette nouvelle version médiatisée, visuellement attrayante, d'une révolution, était facilement transmissible, largement accessible, et en même temps immédiatement mythifiée et changé en spectacle. Si l'on considère que dans l'imaginaire populaire, du moins en France, 1968 reste inextricablement lié au cinéma - les aspirants cinéastes saisissant leur caméra et prenant alors conscience que le fait de documenter la réalité est aussi une forme d'activité révolutionnaire - la relation entre la révolution et les caméras acquiert une résonance encore plus profonde. Après '68, ou plus récemment, après le Printemps arabe, une révolution est-elle encore possible sans caméra ou téléphone mobile pour l'enregistrer et la diffuser ? En réponse à cela, j'ai estimé qu'un travail sur la révolution devait prendre place dans un décor de cinéma, qui, à son tour, serait mis en scène dans l'espace du théâtre. Afin de reconnaître l'importance de 1968 comme l'un des premiers mouvements mondiaux et, plus spécifiquement, ses aspects européens, les performeurs réunis pour ce projet sont originaires de pays très différents les uns des autres : France, Ex-Yougoslavie, Russie et Espagne.

(...)

(...)

Conceptuellement et esthétiquement, le film *Viva Maria !* s'est rapidement avéré être une référence importante. Réalisé en 1965 par Louis Malle avec, dans les rôles principaux, Jeanne Moreau et Brigitte Bardot, *Viva Maria !* narre l'histoire de deux beautés européennes qui, au début du XXe siècle, se retrouvent par inadvertance leaders d'un soulèvement révolutionnaire dans un pays imaginaire d'Amérique latine. À l'époque, cette comédie enjouée d'inspiration occidentale, réalisée avec des costumes élaborés et des numéros musicaux accrocheurs, a été perçue comme un flop, à la fois au box-office, mais également dans le contexte de l'œuvre d'un auteur aussi estimé que pouvait l'être Malle. En même temps, il s'est avéré être une source d'inspiration improbable pour les dirigeants du mouvement étudiant en Allemagne. *Viva Maria !* était, semble-t-il, le film préféré de Rudi Dutschke. Il voyait ces deux personnages principaux - tous deux nommés Maria - comme personnifiant les deux faces de l'activité révolutionnaire : Moreau incarnait le marxisme théorique mais passif ; Bardot représentait l'anarchisme, pleine de passion mais manquant de théorie.

Le but de Dutschke était de réconcilier ces deux approches opposées mais interdépendantes de la révolution. Dans le sillage du film, Dutschke et son entourage formèrent même le Groupe *Viva Maria*, comme un geste de provocation envers les « marxistes en costume-cravate », mais aussi comme un symbole de leur engagement pour raviver les luttes du Tiers-Monde.

Pour le Groupe *Viva Maria*, le film de Malle a confirmé un postulat irrévéréncieux selon lequel la révolution doit être amusante. Pour ma part, le fait qu'une œuvre puisse parvenir à faire passer une foule d'idées subversives à travers un cadre largement populaire, sans prétention et de manière accessible, cela continue à m'intriguer. En outre, ce film a anticipé des préoccupations qui se sont manifestées dans les années qui ont suivi sa sortie en salle et qui, dans l'ensemble, restent encore irrésolues - de l'amour libre, du féminisme et des relations entre hommes et femmes, aux questions de lutte armée, de violence, de leadership et d'auto-organisation.

Viva Maria! pose la question de ce qu'est réellement une révolution. À l'instar des deux positions que représentent les deux Marias, en 1968 il y avait ceux qui croyaient que la révolution était en cours et ceux qui en doutaient, sachant qu'il n'y avait pas de structure en place pour prendre en charge l'ancien ordre.

J'ai grandi dans l'ex-Yougoslavie des années 1990 et ai participé à des manifestations estudiantines à Belgrade en 1996-1997. Grâce à cette expérience, j'ai été en mesure d'observer de près l'influence corruptrice du pouvoir ; l'amertume de ce qui transforme un véritable mouvement populaire en programme détourné par des intérêts politiques ; la métamorphose de représentants du peuple en démagogues aveugles et addictes au pouvoir, aidés des médias et autres propagandistes, altérant leurs idéaux à la demande de celui qui offre le plus, afin de s'accrocher pour quelques jours encore, au manège de la gouvernance. D'autre part, ayant vécu et travaillé aux Pays-Bas et en Belgique pendant les 17 dernières années, j'ai également observé les échecs de la démocratie occidentale et l'empiètement de la xénophobie populiste et du néofascisme, balayant finalement le continent vers une politique d'extrême droite dans laquelle nous vivons.

Je suis récemment tombée sur cette citation de Philippe Ivernel, érudit de Brecht : « Enseigner, c'est s'éloigner de l'agitation du présent et retourner dans le passé ». Pour moi, le théâtre fonctionne de la même manière. Tout commence par un rassemblement de personnes qui se replongent dans ce qui les unit ou les divise. Et cela représente également quelque chose qui se trouve au cœur-même du mot « révolution » - l'idée de répétition dans le temps, l'idée de revenir au point initial afin de repartir de plus belle. Pour cette création, il me semble essentiel d'utiliser les questions actuelles comme méthode de compréhension du passé. Qui, de nos jours, peut incarner la lutte et la transformation sociale ? Comment cela se rapporte-t-il à '68 ? Enfin, une représentation peut-elle encore produire un changement radical dans la société ? À cet égard, le cinquième « personnage » de cette création, dans le rôle du narrateur principal, est un immigrant soudanais qui a connu la révolution libyenne et ses effets post-traumatiques. Son histoire personnelle et son point de vue sur une compréhension occidentale idéalisée de '68 et sur l'Europe contemporaine ramènent la réalité sur scène comme un simple fait que nous n'osons admettre.

Tout comme dans mes travaux précédents, *Will You Ever Be Happy Again?* (2008), *A Short History of Crying* (2011), ainsi que *I Am Not Ashamed of My Communist Past* (2016), je m'intéresse à l'impact des événements historiques sur la vie des individus, aux espoirs, aux rêves et aux blessures avec lesquelles ils continuent à vivre. Cette fois, cependant, je m'interroge également sur la manière dont de petits détails intimes et apparemment banales de la vie quotidienne pourraient favoriser activement un changement plus large ou devenir déclencheurs d'une transformation sociale.

Sanja Mitrović

Entre théâtre documentaire, art visuel et performance, la metteuse en scène Sanja Mitrović nous propose un montage éclectique pour réfléchir sur les temps à venir à partir des événements de mai 1968.



My Revolution Is Better Than Yours

Pourquoi avoir appelé votre spectacle "Ma révolution est meilleure que la vôtre" ?

Sanja Mitrović : Au début je souhaitais comparer les mouvements révolutionnaires de 1968 à l'Est et à l'Ouest de l'Europe. Et au final, c'est devenu un projet plus global sur ce qu'est une révolution, sur l'héritage de mai 68 et en quoi c'est un miroir de la situation actuelle.

Comment analysez vous les mouvements de mai 1968 qui ont éclaté un peu partout dans le monde ?

C'est le premier phénomène global de ce type, avec bien entendu des différences selon le contexte local. Schématiquement, dans les pays de l'Est on luttait contre un pouvoir autoritaire pour une démocratie libérale, alors qu'à l'Ouest on luttait pour une société plus ouverte et plus juste. Le point commun c'est essentiellement que le mouvement était porté par une jeunesse qui ne voulait plus du statu quo, et à laquelle se sont ralliés les médias qui promouvaient et montraient ce qui se passait.

Quel est l'héritage aujourd'hui de mai 1968 ?

Les opinions sont très divisées à ce

sujet ; certains en ont une vision romantique et nostalgique, d'autres sont plus sceptiques. C'est ce que je voulais questionner en prenant des performers venant de quatre pays différents : Russie, Espagne, Serbie, France, et en les confrontant à un matériau historique d'une révolution qu'ils n'ont pas connue.

Quel est ce matériau historique que vous avez collecté ?

Les performers puisent leur inspiration dans trois niveaux de matériau : il y a bien évidemment une recherche et des documents historiques, il y a aussi les histoires personnelles de chacun qui parlent de ce qu'est l'Europe de nos jours, et puis il y a le film de Louis Malle, *Viva Maria*, avec Brigitte Bardot et Jeanne Moreau. Les deux personnages s'appellent Maria et montrent deux versants de la révolution, l'une est plus théorique et marxiste, l'autre représente l'anarchie et la passion ; c'est une distinction que l'on retrouve en 68 entre ceux qui pensent que la théorie permet de faire le pas suivant, et ceux qui privilégient l'action...

Comment avez vous construit le spectacle à partir de ces éléments ?

Cela commence comme une reconstitution humoristique de certaines scènes du film puis cela devient comme un montage éclectique des différentes stratégies utilisées pour représenter la révolution. C'est à la fois du théâtre, du documentaire et une chorégraphie qui explore la gestuelle de la protestation, de la manifestation. Cela commence comme du théâtre et cela finit dans la réalité, mais je ne voudrais pas dévoiler la fin. J'observe juste que 1968 a parfois démarré dans les théâtres, à Belgrade en Yougoslavie comme à l'Odéon à Paris, c'est au théâtre que peuvent naître les révolutions...

*Propos recueillis par
Enric Dausset*

■ *My Revolution Is Better Than Yours*, mise en scène Sanja Mitrović, avec Vladimir Aleksić, Jonathan Drillet, Maria Stamenkovic Herranz, Olga Tsvetkova
Nanterre-Amandiers centre dramatique national, 7 avenue Pablo-Picasso, 92022 Nanterre, les 4, 5, 11, 12 et 13/05



Le Théâtre

My revolution is better than yours

(Cause toujours)

SAVIEZ-VOUS que la cofondatrice de la bande à Baader, Ulrike Meinhof, et le leader du mouvement étudiant allemand de 68, Rudi Dutschke, se passionnaient pour le film « Viva Maria ! », de Louis Malle ? Cette parodie de western avait tout pour leur plaire. D'abord, c'est une histoire d'amitié entre deux chanteuses, incarnées par Brigitte Bardot et Jeanne Moreau, qui se retrouvent à mener une révolution en Amérique latine. Et c'est l'image fun et sexy de la révolution, avec moult explosions, coups de feu et embrassades. Que demander de plus ?

1968, son romantisme, son mythe, la metteuse en scène serbe Sanja Mitrovic s'y attaque. L'idée : sortir des frontières franco-françaises. Le dispositif : le plateau comme lieu de tournage, avec camé-

ras, projecteurs et, dans un coin, un fond vert (très pratique pour faire apparaître dans le cadre le désert, la mer, etc.). Les comédiens rejouent ainsi des scènes du film. No-



tamment celle où Jeanne Moreau roule une pelle à George Hamilton (le beau révolutionnaire qu'elle aime) et lui promet de poursuivre la lutte (avant qu'il meure de ses blessures, évidemment). C'est

drôle, c'est kitsch. Le film sert de fil conducteur à ce spectacle qui bascule dans le documentaire.

Sur scène, les comédiens multiplient les rôles. Ils incarnent les héros du western et aussi des grandes figures de la dissidence. Comme la Russe Natalia Gorbanovskaya, qui participa à la manifestation de sept dissidents, le 25 août 1968, sur la place Rouge et qui, arrêtée, fut internée dans un hôpital psychiatrique. Comme Petr Uhl, l'opposant tchécoslovaque condamné en 1969 à 4 ans de prison puis, en 1979, à 5 ans.

Cela aurait suffi à rendre captivante cette fresque. Mais il y a plus. Très vite, on s'aperçoit que l'histoire des comédiens est tout autant au cœur de la pièce : certains ont été acteurs de soulèvements populaires, d'autres, témoins. Ils

se racontent, tour à tour. Il y a Vladimir, qui prit part aux manifestations étudiantes à Belgrade en 1996. Il y a Maria, Olga, Jonathan. Ils sont serbe, espagnol, russe, français, Soudanais, comme Mohamed : « Je n'ai jamais entendu parler de Mai-68, mais je sais ce qu'est une révolution. » Exilé en France, il vivait auparavant en Libye. Kidnappé après la chute de Kadhafi, il finit par servir de traducteur à ses ravisseurs.

Durant 1 h 45, Sanja Mitrovic croise les récits, s'interroge sur la mémoire, comment elle se construit, se manipule. Et nous parle de ce qu'il y a de plus intime. Quels événements laissent en nous des traces indélébiles et nous façonnent ?

Mathieu Perez

● Au théâtre Nanterre-Amandiers, à Nanterre.

"Jusqu'où irons-nous dans l'instrumentalisation malsaine du corps des enfants et de l'atteinte à leur dignité ? Pour empêcher ces dérives, nous vous invitons à signer cette pétition réclamant l'arrêt de cette pièce." conclut le député Jean-Frédéric Poisson dans sa lettre

JEU 14 NOV 20H30
GRANDE SALLE

RAP SLAM
DANSE

TARIFS 15 À 30€
DURÉE 1H10



LE JEUNE NOIR À L'ÉPÉE

DE ABD AL MALIK
CHORÉGRAPHIE SALIA SANOU

Abd Al Malik s'associe au chorégraphe Salia Sanou pour créer *Le Jeune Noir à l'Épée*, un spectacle né à l'occasion de l'exposition parisienne *Le Modèle Noir*. Cette installation artistique, militante et festive mêle l'art contemporain, la danse, le théâtre, le rap, le slam et la chanson.

« *Le Jeune Noir à l'Épée* est une peinture de Pierre Puvis de Chavannes qui m'a bouleversé. Pour moi qui ambitionnais d'écrire un long poème sur l'identité à l'ère de la mondialisation, à la croisée du langage poétique de Baudelaire et de la philosophie de Glissant, ce tableau fut pour moi une révélation. C'est donc tout naturellement que se mit à s'exprimer sous ma plume, propulsé à notre époque, ce jeune noir, à peine sorti de prison, dans sa cité HLM. Du plus profond de mon propre vécu, je savais bien d'où venaient la lutte de ce jeune noir pour quitter la rue et la haine, sans abandonner les siens, sa relation conflictuelle à ses origines africaines et à la France, sa révolte inflexible contre l'injustice des violences policières subie par son peuple, celui des banlieues, et contre la barbarie des frontières et des crimes qui s'y commettent, pour citer Chamoiseau. »

Abd Al Malik

danseurs (sous réserve) : Salomon Asaro, Akeem Alias Washko, Vincent Keys Lafif, Bolewa Sabourin -
musiciens Mattéo Falkone, Bilal - vidéo Fabien Coste en co-production Décibels Productions avec Le
Théâtre de la ville // en partenariat avec le Musée d'Orsay

attaché de presse Pascal Scuotto : 06 11 13 64 48 / pascal.scuotto@gmail.com
téléchargez les dossiers de presse & photos : les-salins.net/espace-presse - mot de passe : LesSalins

Les Salins, scène nationale de Martigues - 19 Quai Paul Doumer - 13500 Martigues - 04 42 49 02 01
billetterie - 04 42 49 02 00 - www.les-salins.net

ABD AL MALIK

De parents congolais, Régis Fayette-Mikano naît le 14 mars 1975 à Paris et part vivre à Brazzaville à l'âge de deux ans. Malgré la situation confortable de la famille dont le père est haut fonctionnaire, le couple connaît des tensions et finit par se séparer. Le changement est radical pour Régis, qui revient alors en France en 1981 et se trouve projeté dans les cités sensibles du Neuhof à Strasbourg. Sa mère élève seule ses sept enfants dans un environnement propice à la délinquance. Et Régis n'y échappe pas. Il deale, vole, joue les voyous avec pour modèle les caïds du grand banditisme, sans jamais se faire prendre.

Paradoxalement, il suit en parallèle de brillantes études au collège Saint-Anne à Strasbourg puis au lycée Notre-Dame des Mineurs et enfin à l'Université Marc-Bloch en Philosophie et Lettres classiques jusqu'en licence. Il mène ainsi une double vie à laquelle il n'arrive pas à trouver de sens et est sans cesse partagé entre l'idée de s'éloigner de plus en plus de son quartier et l'envie de se brûler les ailes. Il trouve alors la réponse dans la spiritualité. Né dans une famille de confession catholique, c'est à travers l'islam que Régis Fayette-Mikano développe sa foi. A quinze ans, il se convertit à la religion musulmane et se fait désormais appeler Abd al Malik, qui signifie « serviteur de Dieu ». Comme tout néophyte avide de connaissances, il ressent le besoin d'intégrer un groupe religieux. Mais celui qu'il rejoint, s'inscrit dans la mouvance radicale du Tabligh, laquelle fait l'objet de vives critiques y compris au sein de l'islam. Passant d'un extrême à un autre, Abd al Malik se met à prêcher la bonne parole dans les cités. Son discours manichéen le plonge dans un islam obscurantiste.

En cachette, accompagné de son frère et d'amis du quartier, il se met à rapper pour témoigner de la situation des quartiers et dénoncer les injustices et fonde d'ailleurs le groupe New African Poets (NAP). Il se détourne finalement du Tabligh, lorsqu'en son nom on le somme d'arrêter la musique. NAP sort en 1994 un maxi autoproduit, Trop Beau Pour Être Vrai et se fait une notoriété nationale avec l'album La Racaille Sort un Disque en 1996, La Fin du Monde en 1998 avec de prestigieuses collaborations : Shurik'N (IAM), Rocking Squat (Assassin), Faf Larage et, enfin, l'opus A l'Intérieur de Nous, deux ans plus tard.

Dans le milieu du rap, Abd al Malik fait des rencontres qui vont changer le cours de sa vie. Par le biais du producteur Sulee B Wax (ex-Little MC, groupe de rap des premières heures), le jeune artiste rencontre une certaine Nawell, qui n'est autre que la chanteuse R&B Wallen. Ils tombent amoureux l'un de l'autre et, non sans mal face aux préjugés racistes (il est noir, elle est d'origine marocaine), se marient en 1999. De cette union naît, en 2001, leur fils Muhammad. Toujours en quête de spiritualité, malgré une première mauvaise expérience, Abd al Malik découvre au travers de lectures le soufisme. Il entre alors dans la confrérie Al-Qadiria al-Butchichia et apprend l'amour au sens large et l'acceptation de l'autre auprès de son maître spirituel Sidi Hamza al Qâdiri Boutchichi. Abd al Malik trouve enfin sa voie et se métamorphose en véritable disciple de l'amour universel franchissant les barrières séparant les races, les religions, les hommes et les femmes.

En 2004, Abd al Malik témoigne de son cheminement spirituel à travers son premier album solo, Le Face à Face des Coeurs, titre emprunté à l'ouvrage homonyme de l'intellectuel soufi Faouzi Skali. Il y prône la paix, l'amour et l'unité. La même année, le rappeur écrit un livre qui narre son parcours, son enfance, ses parents, un père « dont la beauté devait semer le malheur autour de lui », la cité, l'argent facile, les filles, un islam fondamentaliste puis sa rencontre avec le soufisme.

L'auteur veut prouver qu'il existe un islam tolérant (« Nous sommes tous frères ») et démontre une réelle réussite sociale et spirituelle. Par cette double sortie, Abd al Malik commence à se faire un succès d'estime, notamment auprès de des médias spécialisés et de l'intelligentsia. Il reçoit, cette même année, le prix de la Fondation Laurence Trân en Belgique, lequel est « décerné à une oeuvre d'un jeune écrivain contribuant au rapprochement des cultures, à la défense des libertés et à la solidarité avec les démunis, les marginalisés, les déracinés, les minorisés ». Mais la véritable envolée de la carrière d'Abd al Malik se fait en 2006, à la sortie d'un album atypique dans le milieu du rap, Gibraltar. C'est en 2004, alors qu'il est invité par une association, que le rappeur découvre le slam. Pendant deux ans l'idée mûrit et le nouveau projet, qui n'a rien à voir avec le premier, voit le jour. Mélange de slam, de jazz et de rap, Gibraltar a une esthétique hors norme, loin des boucles samplées chères au hip-hop, sans en perdre néanmoins l'âme. Très influencé par Jacques Brel, qu'il découvre grâce à son épouse et qui le fascine par sa force d'interprétation, Abd al Malik garde du chanteur une écriture très visuelle et s'entoure de Gérard Jouannest, compositeur et pianiste de Brel, ainsi que de Marcel Azzola, accordéoniste du chanteur (celui à qui le grand Jacques adressait le fameux « Chauffe Marcel ! »).

Le rappeur, devenu slammeur pour un temps, réunit également autour du projet Bilal (compère au sein de NAP), Wallen, Régis Ceccarelli à la batterie, Mathieu Boogaerts à la guitare, le bassiste Laurent Vernerey, Renaud Létang et Olivier Daviaud. L'album est à la hauteur de toutes ces collaborations venues d'univers différents. En témoignent les nombreuses récompenses qu'Abd al Malik se voit attribuer : en 2006, il rafle le prix Constantin devant Anis, Ayo, Clarika, Emily Loizeau, Grand Corps Malade, Jehro, Katerine, Olivia Ruiz et Phoenix, reçoit le prix Charles Cros. Succès d'estime, mais aussi véritable succès commercial puisqu'il est Disque d'or en 2006 et double Disque d'or en 2007.

Il reçoit aussi le Trophée hip-hop Europe 2 du meilleur slammeur 2006, une Victoire de la musique dans la catégorie « Musiques urbaines », le Trophée du meilleur album décerné par les Césaires de la musique, le prix Raoul Breton remis par la SACEM. C'est enfin la consécration, lorsqu'il est décoré Chevalier des Arts et des Lettres par la ministre de la Culture Christine Albanel et se voit remettre une Victoire de la musique dans la catégorie « Artiste-interprète ». Il entame une tournée nationale en 2007, puis en Europe et au Canada, et est de tous les grands festivals (Eurockéennes, Montreux Jazz Festival, Vieilles Charrues, Musiques Mé-tisses...)

SALIA SANOU

Fort de cet immense succès, Abd al Malik fonde son propre label, Gibraltar. Il revient à ses premières amours, en l'occurrence le rap, et fonde d'ailleurs un collectif réunissant tous les artistes qui gravitaient autour des NAP : Matteo Falcone, Hamcho, les soeurs Bil'In et Wallen. Le collectif se donne pour nom Benni Snassen. Début 2008, paraît un premier album, au titre emprunté à Charles Baudelaire : Spleen et Idéal. On y trouve un duo avec Ali des Lunatic.

Le chemin emprunté par Abd Al Malik depuis le groupe de rap NAP (NewAfrican Poets) n'est pas le plus aisé, mais son audace et de l'abnégation l'ont accompagné dans sa mutation vers un art ardu : le mariage de la poésie rap avec la chanson traditionnelle. Aujourd'hui avec Dante, il accomplit un nouveau challenge en apposant sa verve sur un canevas à dominante jazz.

En 2008, entouré par l'équipe de Gibraltar, soit Gérard Jouannest, son frère Bilal et le batteur Régis Ceccarelli, ainsi que du légendaire arrangeur Alain Goraguer, Abd al Malik conçoit l'album panoramique Dante. Celui-ci comprend notamment le single « Roméo et Juliette » avec la complicité de Juliette Gréco, un relecture du classique de Claude Nougaro « Paris mais... » et de Serge Reggiani (« Le Marseillais ») et un hommage au poète Aimé Césaire.

Deux ans plus tard, l'auteur couronné du Prix Félix-Faure 2010 pour son essai politique La Guerre des banlieues n'aura pas lieu (Le Cherche Midi) revient avec un nouvel opus aussi ambitieux que le précédent. Château Rouge est élaboré avec le producteur Gonzales, l'épouse Wallen, Papa Wemba et le chanteur de Vampire Weekend, Ezra Koenig, ainsi que les fidèles Gérard Jouannest et Bilal. Il comporte notamment la longue pièce de douze minutes qui donne son titre à l'album.

En 2014, Abd al Malik réalise le film tiré de son roman Qu'Allah bénisse la France, qui reçoit un prix au Festival international de Toronto. Le rappeur et slammeur revient à la musique l'année suivante avec la sortie de son cinquième album, Scarifications, pour lequel il a fait appel au pionnier de l'electro Laurent Garnier, à la production. Le titre « Daniel Darc », en hommage au chanteur de Taxi Girl, appuie le projet à sa sortie en novembre 2015.

Nadia Hammami
Extrait du site Universal

«Je suis très attaché à la circulation des cultures, ouvrant des espaces de sens et d'altérité, donnant à voir, à entendre et à comprendre la force de la création comme vecteur de tolérance.»

2010 Salia Sanou fonde la Compagnie Mouvements Perpétuels.

«Cette compagnie est le prolongement de ma conviction en la force de la culture comme facteur de rapprochement des humains et vecteur d'un monde de dialogue».

Un formidable outil de promotion des liens sociaux entre un créateur et un territoire. Entre un homme de son temps et le Languedoc-Roussillon, dont il se sent un membre à part entière. Il développe sans cesse des projets qui, pas à pas, installent, étayent et consolident sa démarche artistique. Creuser, encore et toujours, une écriture chorégraphique pour créer un dialogue avec le public. Initier le regard, rendre sensibles des espaces, en salle, dans la nature, au centre d'un village ou sur une esplanade. Une démarche artistique, toujours nourrie d'une humanité cultivée d'une rive l'autre. Entre la France, sa terre d'adoption et sa terre natale, le Burkina Faso. Aujourd'hui, ce qui lui a été donné s'est bonifié. Riche de ses allers et retours réguliers entre cette région où tout semble construit, où les choses sont possibles, et d'autres lieux, où tout est à construire et paraît improbable.

«Mais partout où l'on se trouve, les aspirations à mieux vivre ensemble, à conquérir des espaces du savoir, de la connaissance de soi et de celle de l'autre, sont partagées.» Au-delà des différences culturelles et des niveaux de vie, de la découverte de ces espérances communes et surtout de la manière d'exprimer ces aspirations, est née la conviction de construire en France ce projet culturel. Comme un acte citoyen pour instaurer « le dialogue du donner et du recevoir ». Une idée chère au poète Léopold Sédar Senghor. A chaque nouvelle création, Salia développe une réflexion dont l'essence est sa vie. Celle d'un jeune danseur, parti de son village pour la capitale du Burkina Faso, l'Europe et puis le monde. Un artiste africain qui proclame que les frontières s'effacent et que l'Afrique fait partie d'un monde ouvert à la création contemporaine.

1992 Initié aux rites et traditions bobo, il est formé à la danse africaine par Drissa Sanon (ballet Koulédrafrou de Bobo Dioulasso), Alasane Congo (Maison des jeunes et de la culture de Ouagadougou), Irène Tassebedo (compagnie Ebène) et Germaine Acogny (Ballet du Troisième Monde), Salia Sanou rencontre Seydou Boro à l'Union Nationale des Ensembles Dramatiques de Ouagadougou.

1993 Salia Sanou a 24 ans quand il rencontre Mathilde Monnier et retrouve Seydou Boro au Centre Chorégraphique National de Montpellier. Suivront les créations «Pour Antigone», «Nuit», «Arrêtez, arrêtons, arrête», «Les lieux de là». Parallèlement, Salia Sanou chorégraphie L'héritage. Une pièce qui reçoit le premier prix en art du spectacle, à la Semaine Nationale de la Culture au Burkina Faso (premier prix national du Concours de Danse Contemporaine Africaine d'Afrique en créations - AFAA).

1995 Forts de ce premier succès et de leur parcours commun au sein de la compagnie Mathilde Monnier, Salia et Seydou décident d'explorer ensemble une danse contemporaine africaine, loin des stéréotypes exotiques et folklo-

riques. Ils fondent la compagnie Salia ni Seydou et créent leur première œuvre *Le siècle des fous*. Ils sont lauréats des deuxièmes Rencontres Chorégraphiques de l'Afrique et de l'Océan Indien à Luanda.

1997 Création de *Fignito, l'oeil troué*. Prix "Découverte" R.F.I. Danse 98.

2000 Création de *Taagalà, le voyageur*, Festival Montpellier Danse. La danse africaine ne doit pas se limiter à reproduire les formes traditionnelles. Pas plus qu'elle ne doit se plier aux diktats des modèles occidentaux. Ne pas en rester à la tradition ne signifie pas non plus la refuser. 2001 Il chorégraphie *Kupupura* pour la compagnie *Tumbuka Dance* du Ballet National du Mozambique.

2002 Entouré de Seydou Boro et de Ousséni Sako, il chorégraphie *Weeleni, l'appel*. Une des pièces les plus intimistes de la compagnie, interprétée par trois danseurs et quatre musiciens originaires du Maroc et du Burkina Faso.

2003 Salia Sanou est élu Artiste de l'année par l'Organisation Internationale de la Francophonie.

2004 Création de *Un carré piste*.

2001-2006 Salia Sanou est directeur artistique des Rencontres Chorégraphiques de l'Afrique et de l'Océan indien.

2006 Avec Seydou Boro, ils invitent le compositeur multi-instrumentiste français Jean-Pierre Drouot à les rejoindre pour une collaboration inédite avec l'ensemble instrumental *Ars Nova*.

«Comment un musicien ressent-il la danse dans sa chair? Comment bâtir une pièce où s'effacent les traditionnelles frontières danse-musique, écoute-mouvement? Le musicien n'est-il pas un danseur où chaque note correspond à une partie du corps qui serait touchée, ébranlée? Le danseur n'est-il pas un musicien dans l'utilisation du mouvement et du rythme?» Ce sera *Un Pas de Côté*, créé à la Biennale de la Danse de Lyon. Une mise en scène dans un même espace d'artistes différents, aux vécus différents, aux cultures distinctes. Non pas pour questionner nos différences, mais pour entendre et vivre nos richesses.

2006 Salia Sanou et Seydou Boro fondent et dirigent le Centre de Développement Chorégraphique *La Termitière* de Ouagadougou au Burkina Faso. Ce projet d'envergure internationale, dédié à la création et à la formation, est le premier du genre en Afrique. Il est financé par l'Ambassade de France à Ouagadougou, le Ministère de la Culture, des Arts et du Tourisme du Burkina Faso et la Mairie de Ouagadougou. Il reçoit le soutien de l'association des Amis de *La Termitière*.

Ils dirigent la biennale *Dialogue de Corps* à Ouagadougou, qui propose des résidences d'écriture, des ateliers et des rencontres autour d'une programmation internationale de danse.

2007 Ils reçoivent le Trophée Cultures France des Créateurs sans frontières, qui distingue des créations et des actions de coopération artistique internationale.

2008 Salia Sanou est nommé Officier des Arts et des Lettres par le Ministère de la Culture français, pour son travail chorégraphique dans le monde.

2008 Création de *Poussières de sang*, Festival Montpellier Danse.

2008 Parution en novembre de *Afrique, danse contemporaine*. Ouvrage dont il est l'auteur. Illustré par les photos d'Antoine Tempé. Co-édité par le Cercle d'Art et le Centre de la Danse de Pantin.

2009 Création de *Dambé*.

2005-2011 Résidence à la Passerelle, Scène Nationale de Saint-Brieuc.

2008-2011 Résidence de créations au Centre National de la Danse de Pantin.

2011 Salia Sanou et Seydou Boro décident de reprendre chacun leur route, tout en gardant la direction artistique commune de *La Termitière* à Ouagadougou. Quinze ans après leur première création, ils ont su imposer sur la scène internationale une écriture contemporaine, singulière et profonde.

2012 Création de *Au-delà des frontières*, Festival Montpellier Danse.

2013 Création de *Doubaley ou le miroir*, Le Théâtre, Scène nationale de Narbonne.

2014 Création de *Clameurs des arènes*, Festival Montpellier Danse.

Impliqué, engagé, Salia Sanou cultive l'art du mouvement, du déplacement dans un élan et une dynamique qui permettent avec ses créations de mieux appréhender l'état du monde. Au fil de ses créations, il s'attache à partager avec le public les sources de son écriture chorégraphique, à éclairer la scène d'un geste artistique engagé tout en donnant à voir la force, la poésie et la musicalité d'une Afrique en marche. Salia Sanou va créer une œuvre engagée, proche du réel et des soubresauts de notre temps.

«Qui aurait trouvé le secret de se réjouir du bien sans se fâcher du mal contraire aurait trouvé le point. C'est le mouvement perpétuel.» Pascal.

2016 Du désir d'horizons au Théâtre National de Chailot. Une nouvelle création fondée sur le matériau que Salia Sanou a pu recueillir dans des camps de réfugiés en Afrique. Au Burkina Faso et au Burundi, où il a animé des ateliers depuis 3 ans dans le cadre du programme *Refugees on the move* initié par la fondation *African Artists for Development*.

NOTE D'INTENTION LE JEUNE NOIR À L'ÉPÉE

Début avril 2019 aura lieu, au Musée d'Orsay dans le cadre de l'exposition "Le modèle noir de Géricault à Matisse" quatre concert-spectacles qui présenteront en musique et en image Le jeune noir à l'épée. Ces représentations sont pensées comme une installation artistique, militante et festive mêlant l'art contemporain, la danse, le théâtre, le rap, le slam et la chanson.

LE LIVRE : Il sortira sous forme de livre disque en début d'année 2019

« Jeune noir à l'épée est d'abord le titre d'une peinture de Pierre Puvis de Chavannes qui m'a bouleversée lorsque j'ai pris connaissance des oeuvres qu'on retrouvera dans l'exposition qui aura lieu au Musée d'Orsay fin mars 2019. Et pour moi qui ambitionnait d'écrire un long poème, à ma manière, sur l'identité à l'ère de la mondialisation, à la croisée du langage poétique de Baudelaire et de la philosophie de Glissant, ce tableau fut pour moi une révélation.

Parmi les autres toiles de maîtres du XIXe siècle, que j'avais sous les yeux, comme des symboles de la construction d'un regard, de la création de l'Autre et d'un inconscient collectif racialisé, Jeune noir à l'épée, par sa singularité criante en terme de symbolismes et de représentation de la figure noire, me racontait émotionnellement une histoire qui s'inscrivait tout naturellement dans ce monde de pauvreté et de béton que j'avais connu toute ma vie. C'est donc tout naturellement que se mit à s'exprimer sous ma plume, propulsé à notre époque, ce jeune noir, à peine sorti de prison, dans sa cité HLM. Du plus profond de mon propre vécu, je savais bien d'où venaient la lutte de ce jeune noir pour quitter la rue et la haine, sans abandonner les siens, sa relation conflictuelle à ses origines africaines et à la France, sa révolte inflexible contre l'injustice des violences policières subie par son peuple, celui des banlieues, et contre la barbarie des frontières et des crimes qui s'y commettent, pour citer Chamoiseau.

L'histoire de ce jeune noir est entrecoupée, fractionnée. C'est une rébellion rythmée, déclamée, rappée, slamée et chantée sur une musique noire, blanche, métisse, ancienne et moderne, faites de fragments mélodiques, d'échantillons musicaux disparates, dont la mise en Relation accidentelle et inattendue verra surgir contre toute attente du nouveau et de l'harmonieux. Ceci comme allégorie du cheminement du jeune noir de cette histoire qui s'est imposée à moi et de ces nouvelles générations, dont je fais partie nées en Europe et dont les racines s'originent sur le continent africain ancestral. »

Abd Al Malik

PRESSE

Le rappeur Abd al Malik marie la danse et le verbe
Par François Delétraz / Le Figaro.fr / Culture 05/05/2019

Le chanteur se veut aussi écrivain et conteur. Pour son dernier opus, il s'est inspiré du tableau le Jeune noir à l'épée dans le cadre de l'exposition du musée d'Orsay Le modèle noir. Une réussite.

On se serait attendu à un simple album suivi d'un concert. Mais, pour marquer son retour, Abd al Malik signe un projet protéiforme: un livre audio qui paraît chez Flammarion accompagné d'un spectacle où se mêlent poésie, chant et danse. À l'origine de ce double projet, l'exposition du Musée d'Orsay intitulée Le modèle Noir, qui, de Géricault à Matisse, met en lumière la représentation des figures noires dans la peinture.

Pour l'occasion, le musée a proposé à Abd al Malik de s'inspirer du tableau de Pierre Puvis de Chavannes, Le Jeune noir à l'épée, une huile sur toile réalisée en 1850. Et, en laissant son imagination vaguer autour de cette toile, le rappeur a conçu les neuf morceaux de ce «récit poétique» du même nom, où on retrouve quelques titres plus anciens comme Les Autres ou Gibraltar. Puis, Abd al Malik s'est tourné vers le danseur burkinabé Salia Sanou afin qu'il imagine à son tour une chorégraphie sur ces musiques et ces textes.

Le résultat est aussi étonnant que séduisant, tant la danse et les mots se répondent idéalement. Sur scène, quatre danseurs très athlétiques amplifient le propos par des mouvements lents, et des gestes parfois interrompus dans leur élan, dans une forme d'hyper masculinité d'où jaillit pourtant une impressionnante sensibilité.

Le thème, cher au chanteur, reste celui de la rencontre entre l'Afrique et l'Europe. «La littérature a donné du sens à ma vie», ne se lasse pas de raconter Abd al Malik, digne héritier d'un MC Solaar et peut-être aussi d'un Fabrice Luchini pour le soin avec lequel il prononce ses mots. Il le prouve une fois de plus en mêlant des textes de sa plume à des vers empruntés aux Fleurs du mal de Baudelaire: «Nous vivons une époque dangereuse, insiste-t-il, le vivre ensemble est une nécessité». À la fin du spectacle, on est forcément touché par la puissance de ce qui se dégage de la scène. Et l'émotion prend le pas sur le propos.

Livre disque (co édition Présence Africaine, Musée d'Orsay 144 pages) Tournée à venir la saison prochaine qui se terminera du 19 au 20 janvier 2020 au Théâtre de la ville.

PRESSE (SUITE)

RFI MUSIC - 05/04/2019

«En parallèle à l'exposition Le modèle noir, de Géricault à Matisse qui se tient au Musée d'Orsay à Paris jusqu'au 21 juillet, Abd Al Malik fait paraître Le Jeune noir à l'épée. Ce récit éclaté mêle la poésie, la photographie, les œuvres d'art à la musique. Apaisé par les livres, le rappeur ne cesse de raconter son histoire de gamin de la rue qui s'en est tiré grâce à l'écriture. Il explore le destin d'un jeune homme noir dans la France d'aujourd'hui.

On retrouve Abd Al Malik au Musée d'Orsay, dans les salles de l'exposition Le modèle noir, de Géricault à Matisse. C'est lundi et l'institution parisienne, fermée au public comme chaque début de semaine, s'offre aux caméras, à son personnel et à l'artiste. Le chanteur répond aux interviews face au tableau peu connu de Pierre Puvis de Chavannes, Le Jeune noir à l'épée, qui a inspiré son septième ouvrage, qu'il fait paraître sous forme de livre-disque. «J'étais en train d'écrire un long poème sur l'identité, et quand j'ai vu ce tableau, il y a eu un choc. Tout a pris sens. Il y a le bleu, noir, rouge que vient comme un contrepoint au bleu, blanc, rouge. Ce jeune homme noir tient une épée dans la main, synonyme d'homme libre. Il y a aussi la sérénité du visage, le corps qui sont là, et derrière, on a l'impression que ça brûle. C'était comme un effet miroir, et j'ai eu envie de raconter l'histoire de ce jeune homme aujourd'hui», raconte-t-il.

Le héros d'Abd Al Malik a 19 ans, il purge une peine de vingt mois de prison pour un vol de voiture. Sur le chemin de la poésie, ce garçon raconte sa vie. La musique est une bande originale à cette histoire construite «comme Internet, en toile d'araignée», où se mêlent la littérature, la poésie, des photographies et même des tableaux. «En bas des tours despotiques / Où l'on hume l'odeur du mauvais shit / La cité parle l'ancien grec / Salade tomate oignon, moitié légume, moitié schneck / Mais peut-on faire la révolution avec Toulouse-Lautrec ? / Je ne sais pas. Je suis Le jeune noir à l'épée», dit la chanson titre.

Elle est suivie dans le cours du récit par La vie antérieure, un poème de Charles Baudelaire. On s'étonnerait presque dès lors que le poète du «spleen» et de la mort soit mis en contrepoint de textes d'Abd Al Malik, tournés vers l'envie d'en sortir, mais le chanteur justifie une démarche commune entre celui qui a «rendu beau la laideur» et des rappeurs qui ont magnifié la rue.

L'identité noire au centre des choses

L'identité noire est le centre de cette histoire, écho à l'exposition Le modèle noir, qui a pour thème les représentations de l'individu noir des années qui précèdent l'abolition de l'esclavage, en 1848, jusqu'à la première moitié du XXe siècle. Mais on parle bien de cette identité dans la société française en 2019 dans ce récit. «L'individu noir devient presque un symbole. C'est un combat qui est lié à l'égalité et à la justice. C'est le prélude : 'Justice pour Adama'. Si Adama Traoré (*) n'avait pas été noir, si Adama ne venait pas de quartiers populaires, aurait-il eu le même destin ? J'insiste bien sur le fait de dire 'noir' et 'issu des quartiers populaires', parce qu'il y a ce double facteur. C'est comme si l'identité sociale était liée à une couleur de peau, estime Abd Al

Malik. Il y a énormément de travail à faire à ce niveau-là, et on n'en est qu'au début. Il y a un processus qui est enclenché. Nous, artistes, on est là pour le porter, ou du moins, le faire entrer dans la pop culture.»

Le chanteur/écrivain met en avant son «envie de faire peuple» et ses désirs d'universalité. S'il se laisse aller à la nostalgie, il évoque des zones en friche de notre pays. À une décennie d'écart, sa Vida negra aux accents afro-cubains, est une réponse à la chanson sur l'exil, Gibraltar, qui fit décoller sa carrière solo en 2006.

«Quand on écoute bien le morceau Gibraltar, ce n'est pas quelqu'un qui quitte l'Afrique, mais c'est quelqu'un qui revient en Afrique. C'était le retour sur moi, sur mes racines. Un peu plus de dix ans après, il y avait l'idée de dire : 'Est-ce que les choses ont changé, par rapport à ces problématiques migratoires ?' Non seulement ça n'a pas changé, mais ça a empiré. À la fois, pour les gens qui partent, dans la façon dont ils sont accueillis, mais aussi dans la manière dont on les utilise, médiatiquement, pour justifier des pensées extrêmes ou des réflexions binaires sur le monde», poursuit-il.

Abd Al Malik revendique au contraire sa «complexité» et son envie de donner de l'amour. À propos de son parcours de gamin remis dans le droit chemin par les livres, il affirme : «Pour moi, créer est un acte de résistance face à la pensée bête qui voudrait nous assigner à identité fixe. On me dit : 'T'es dans une cité, tu ne feras rien de ta vie.' Je dis : 'Non, je veux faire quelque chose de ma vie.' On me dit : 'Tu es noir, donc, forcément, tu aimes ça.' Je dis : 'Non...'. Ou tu : 'Tu es rappeur. Donc, forcément...'. Non, en fait. Mais c'est aussi un acte de résistance face à la mort, au sens propre et au sens au figuré. Je vivais dans un endroit où la mort rôdait autour de moi, la drogue. Et c'est la culture qui m'a permis de tenir. C'était comme une catharsis. Cela m'a permis de ne pas garder cette chose qui allait pourrir en moi et me tuer aussi.» Le piano de Gérard Jouannest, décédé en mai 2018, et sa femme, Wallen, sont encore et toujours là...

Le Jeune noir à l'épée trouve son prolongement sur scène dans un spectacle également présenté au Musée d'Orsay, du 4 au 7 avril. La danse du chorégraphe burkinabè Salia Sanou accompagne la musique d'Abd Al Malik, et c'est le langage du corps qui prend la suite des mots.

(*) Le 19 juillet 2016, Adama Traoré, 24 ans, décède après avoir été interpellé par trois gendarmes à Beaumont-sur-Oise, en banlieue parisienne. L'annonce de son décès embrase sa commune et celles des alentours. La famille de la victime dénonce une «bavure» policière et réclame «Justice pour Adama», tandis que les gendarmes mis en cause plaident un malaise.»

Abd Al Malik Le Jeune noir à l'épée (Pias) 2019

MER 27 NOV 19H00
GRANDE SALLE

THÉÂTRE
MUSICAL

TARIFS 8 À 12€
DURÉE 1H10



JE SUIS WILLIAM

THÉÂTRE LE CLOU

Quand Margaret Shakespeare, la sœur de William, écrit la nuit, elle répare tout ce qu'elle côtoie d'injustices. Inventée par Rebecca Deraspe, Margaret met en lumière les inégalités de son époque.

En 1577, dans son village d'Angleterre, la place des filles est à la maison. Pire encore, les femmes qui savent lire et écrire sont accusées de sorcellerie et punies. Lorsque William découvre l'ampleur du talent de sa sœur, il ne peut garder pour lui son émerveillement.

Comment partager ses mots tout en protégeant sa sœur ? C'est alors que s'amorce un périple où l'amour fraternel est plus fort encore que la vérité, où la force d'une plume a le pouvoir de renverser les structures établies et où les masques sociaux finiront peut-être par tomber...

Les créateurs québécois du Théâtre Le Clou nous offrent avec *Je suis William*, un miroir grossissant de notre époque. Et comme le dit le narrateur : « rien de tout ceci n'est réglé. Être garçon, être fille, dicte encore le chemin à emprunter ».

mise en scène et scénographie Sylvain Scott - texte et paroles Rébecca Deraspe - musique et environnement sonore Benoît Landry, Chloé Lacasse - avec Édith Arvisais, Simon Labelle-Ouimet, Renaud Paradis - musicien sur scène Benoît Landry - régie Etienne Mongrain, Pierre-Olivier Hamel
production du Théâtre Le Clou

attaché de presse Pascal Scutto : 06 11 13 64 48 / pascal.scutto@gmail.com
téléchargez les dossiers de presse & photos : les-salins.net/espace-presse - mot de passe : LesSalins

Les Salins, scène nationale de Martigues - 19 Quai Paul Doumer - 13500 Martigues - 04 42 49 02 01
billetterie - 04 42 49 02 00 - www.les-salins.net

LA COMPAGNIE

Le Théâtre Le Clou propose un théâtre de création et privilégie la rencontre avec le public adolescent. Codirigée par Monique Gosselin, Sylvain Scott et Benoît Vermeulen, la compagnie est un collectif de metteurs en scène dont les démarches sont personnelles bien qu'intimement liées.

Les créateurs du Théâtre Le Clou mixtionnent les matières textuelles, formelles et plastiques. De cet exercice de liberté émergent des créations qui oscillent entre exigence et plaisir, provocation et engagement, beauté et chaos.

Depuis près de 30 ans, Le Clou entraîne tous ceux que la rencontre entre le théâtre de création et l'adolescence inspire. Il accueille aussi les jeunes créateurs stimulés par ce défi artistique. Des milliers de spectateurs au Québec et à l'étranger ont pu applaudir une des 37 créations de la compagnie.

Plusieurs productions du Théâtre Le Clou ont été remarquées au fil des ans. *Au moment de sa disparition* (2003) et *Romances et karaoké* (2005) ont remporté les Masques de la meilleure production jeunes publics, du texte et de la mise en scène remis par l'Académie québécoise du théâtre. *Assoiffés s'est mérité* le Prix de la critique 2007-2008 de l'Association québécoise des critiques de théâtre (AQCT) dans la catégorie jeunes publics. *Isberg* recevait en 2008 le Prix ROSEQ-RIDEAU. En 2010, le texte de la pièce *Éclats et autres libertés* se voyait remettre le Prix Louise-LaHaye, décerné par le Centre des auteurs dramatiques (CEAD) et le spectacle celui du Prix de la critique 2010-2011 de l'AQCT.

La compagnie est également maître d'œuvre du Scriptarium, un projet collectif de création qui permet aux adolescents de découvrir les univers de personnalités inspirantes et d'explorer divers courants artistiques, littéraires ou philosophiques. Présenté chaque printemps au Théâtre Denise-Pelletier à Montréal et au Théâtre jeunesse Les Gros Becs à Québec, Le Scriptarium est un incubateur foisonnant où se révèlent la parole et l'imaginaire des adolescents.

Le Théâtre Le Clou est dirigé par Monique Gosselin, Sylvain Scott et Benoît Vermeulen

MOT DE L'AUTEURE, RÉBECCA DÉRASPE

« À l'école, je n'avais pas conscience des restants d'inégalités entre hommes et femmes. Pour moi, c'était une bataille qui avait été depuis longtemps gagnée. J'avais l'impression que je pouvais me rêver comme je le voulais, que personne n'allait m'empêcher de faire quoi que ce soit sous prétexte que j'étais une fille. Puis, le choc de la réalité est arrivé. Je ne m'étais pas trompée sur tous les points : personne n'allait effectivement m'empêcher de prendre les décisions que je voulais prendre. Mais j'ai pris conscience que les centaines d'années d'iniquités entre hommes et femmes avaient eu un impact sur les structures mêmes de notre monde. Nous sommes encore aux prises avec des milliards de kilos de préjugés.

Même si j'ai la profonde conviction que Je suis William s'adresse à tout le monde, c'est pour les jeunes que j'ai écrit cette pièce. Pour leur violent besoin de se trouver une place dans le monde. Pour leurs rêves. Pour la force tellement belle et tellement grande qu'ils ont quand ils se représentent l'avenir. J'ai pensé à eux. À chaque jour. J'ai pensé à leurs combats. À leurs envies. À leurs batailles. J'ai pensé à leur insatiable besoin de créer du sens avec les aléas banals de la vie. J'ai pensé aux jeunes parce que je ne me sens pas si loin de ces déchirements passionnés. Et j'ai eu envie qu'on se raconte ensemble cette histoire-là, où le réel et la fiction racontent notre aujourd'hui.

Le mien.

Le leur.

Pour qu'on se regarde à hauteur d'hommes et de femmes. Sans faire de distinction. »

Rébecca Déraspe a complété le programme d'écriture dramatique de l'École Nationale de Théâtre en mai 2010. Elle est l'auteure de plusieurs pièces jouées et traduites à travers le monde dont *Deux ans de votre vie*, *Plus que toi*, *Peau d'ours*, *Gamètes*, *Nino*, *Je suis William*, *Le merveilleux voyage de Réal de Montréal*, *Partout ailleurs*, *Nos petits doigts*. Elle est aussi auteure en résidence au Théâtre la Licorne. Elle a remporté le prix de la critique pour meilleur texte dramatique Montréal 2017 pour sa pièce *Gamètes* et le prix BMO auteur dramatique 2010 pour sa pièce *Deux ans de votre vie*. Elle est aussi scénariste.

MOT DU METTEUR EN SCÈNE, SYLVAIN SCOTT

«Lorsque je réfléchis aux spectacles que j'ai envie de mettre en scène, je suis toujours soucieux de proposer un univers qui saura piquer la curiosité des adolescents. Le théâtre est le lieu de toutes les possibilités. C'est un espace qui propose, le temps d'une représentation, de regarder sous un autre angle le monde dans lequel nous vivons pour ensuite le questionner.

Comme metteur en scène, je peux choisir de raconter toutes sortes d'histoires. Des histoires vécues ou complètement inventées. Mais toujours, je veux m'assurer que les jeunes soient concernés et touchés par l'histoire qui se déroule sous leurs yeux.

Quand j'ai décidé que nous allions raconter la jeunesse de William Shakespeare, il était important pour moi qu'ils puissent s'identifier aux personnages de la pièce. Bien que l'action se déroule en Angleterre en 1577, ils constateront que William et sa sœur Margaret vivent les mêmes choses qu'eux. Ils sont tous les deux animés par le désir de réaliser leurs rêves les plus fous, de connaître l'amour, le succès et, comme pour beaucoup d'adolescents, de défier les règles pour mieux réinventer un monde à leur image. I am William c'est un plongeon dans un historique fantaisiste, mais d'une indéniable actualité par le propos que le spectacle véhicule.»

Cofondateur et codirecteur artistique du Théâtre Le Clou, Sylvain Scott signe pour la compagnie les mises en scène de *La langue du caméléon*, *L'héritage de Darwin*, *Isberg*, *L'Océantume*, *Le chant du koï* et *Je suis William*. Sur scène, on a pu le voir comme acteur dans la reprise en tournée de la production *La fête sauvage* du Théâtre de Quat'sous, 2012 - Revue et corrigée et *Un violon sur le toit* (Théâtre du Rideau Vert), *Les Parapluies de Cherbourg*, *Frères de sang* et *L'homme de la Mancha* (Productions Libretto), *La bonne âme du Sé-Tchouan*, *Antoine et Cléopâtre*, *Jeanne Dark*, *L'Opéra de Quat'sous* et *Le Misanthrope* (Théâtre du Nouveau Monde), *Un gorille à Broadway* (Productions À tour de rôle), *Footloose*, *La mélodie du bonheur* et *Hairspray* (Juste pour rire), *Prom Queen*, the musical (Centre Segal). En 2005, il crée à la salle Jean-Claude Germain du Théâtre d'Aujourd'hui, *La vraie vie est ailleurs*, un théâtre musical conçu à partir des chansons de Réjean Ducharme et de Robert Charlebois qu'il interprète en solo. Depuis 2001, il enseigne au Collège Lionel-Groulx dans le programme de théâtre musical.

EXTRAITS DE PRESSE

«Je suis William : une pièce inspirante pour tous les âges

Rien de tel que d'aller au théâtre un après-midi de semaine et de se retrouver en compagnie de hordes d'ados en folie tous à la Maison Théâtre pour voir *Je suis William* de Rebecca Déraspe. Les hordes d'ados en folie ont manifesté une remarquable écoute et ont applaudi frénétiquement à la fin de la représentation, tout pour vous redonner foi en l'humanité.(...) La pièce couvre plusieurs thèmes, plusieurs sphères: on y parle de Shakespeare, de l'époque élisabéthaine, de la langue et de l'écriture, de l'inspiration issue de la perte, de la douleur, de l'absence et surtout de la condition sociale des femmes. Accusées de sorcellerie si elles osaient savoir lire et écrire, elles sont réduites au rôle de servantes. Il n'est pas mauvais de se rappeler que ça ne fait qu'une cinquantaine d'années à peine que les filles ont accès à l'éducation en Occident. Merci le féminisme.»

HUFFPOST - fév 2019

«Je suis William : L'équilibre parfait

Un peu comme Virginia Woolf l'avait fait avant elle dans *l'essai Une chambre à soi*, l'autrice imagine que l'oeuvre de Shakespeare ait été, en fait, issue du labeur sa soeur, le tout afin de démontrer qu'il aurait été impossible à l'ère élisabéthaine qu'une femme puisse être dramaturge ou écrivaine. Époque révolue? Sans doute. Dans ce coin-ci du globe en tous cas. Néanmoins, stéréotypes et carcans sociaux n'ont hélas pas tous été éradiqués. C'est à une émancipation totale des filles et des garçons face aux attentes liées à leur genre qu'aspirent explicitement les protagonistes de *Je suis William*, notamment l'impayable maître de cérémonie slameur, incarné par Renaud Paradis, qui ouvre et qui clôt ce petit trésor de théâtre musical pour préadolescentes. Une pièce aussi ludique qu'intelligente, aussi sensible qu'engagée.»

JEU, REVUE DE THÉÂTRE - fév 2019

«Je suis William»: être ou ne pas être

À travers cette histoire de fraternité, Déraspe met bien sûr en lumière les inégalités et les injustices qui ont longtemps brimé les femmes. (...) Dans une mise en scène tout en sobriété, Sylvain Scott parvient avec quelques objets, notamment un candélabre, et un jeu de lumière percutant à rendre tantôt la tendresse, tantôt l'amusement, tantôt la rage ou la détresse des personnages. La grande place accordée à la musique et au chant ajoute par ailleurs beaucoup à la force évocatrice de l'ensemble. Le piano de Benoit Landry, présent sur scène, se mêle à la flûte traversière — jouée par Édith Arvisais —, à la trompette — Renaud Paradis, qui, ma foi, a tous les talents — et aux joutes oratoires chantées des trois comédiens. Le féminisme, thème porteur de la pièce, est ainsi soutenu par cette mise en scène à la fois classique et audacieuse qui témoigne de cette volonté d'oser, de dénoncer des inégalités sociales encore profondément enracinées.

LE DEVOIR - fév 2019

MER 8 JAN 20H30
GRANDE SALLE

HUMOUR

TARIFS 15 À 30€
DURÉE 1H15



ÉLODIE POUX

LE SYNDROME DU PLAYMOBIL

Cette trentenaire, ancienne animatrice périscolaire, propose un stand-up cyniquement jubilatoire tiré de son vécu auprès de nos chères têtes blondes et de leurs géniteurs. Avec ses textes acérés et ses personnages déjantés, Élodie Poux impose son humour libérateur. Venez rire de leurs aventures... avec enfants, parents, chats et zombies !

Avec les tympanes montés à l'envers et une timidité autistique, la petite Élodie grandit entre deux frères hyperactifs qui tentent régulièrement de mettre fin à ses jours. En 2009, elle s'inscrit à un atelier d'art du conte et expression corporelle, c'est la révélation ! Inspirée par ses 12 années auprès des petits monstres que sont les enfants sous le regard béat des parents, elle joue pour la première fois *Le syndrome du Playmobil* au Théâtre 100 Noms à Nantes en 2013. Petit à petit, Élodie accumule les scènes et se démarque. Le succès est enfin au rendez-vous au festival OFF d'Avignon 2018 et à Paris. En quelques années, elle a conquis le public, les salles, les festivals et les médias. Son humour corrosif et pétillant a fait mouche : Élodie Poux ose tout et c'est même à ça qu'on la reconnaît.

F2F Humour en accord avec Kalmia Production

Avec le soutien d'INEOS et Petroineos

attaché de presse Pascal Scutto : 06 11 13 64 48 / pascal.scutto@gmail.com
téléchargez les dossiers de presse & photos : les-salins.net/espace-presse - mot de passe : LesSalins

Les Salins, scène nationale de Martigues - 19 Quai Paul Doumer - 13500 Martigues - 04 42 49 02 01
billetterie - 04 42 49 02 00 - www.les-salins.net

PRESSE

Le Parisien

Grégory Plouviez 06 novembre 2017

Ancienne animatrice périscolaire, l'artiste à l'affiche de l'Apollo théâtre (Xle) tacle parents et enfants et distribue de l'humour grinçant (jamais vulgaire) à foison.

Elle a quitté la maternelle pour une autre cour de récréation : la scène. Après douze ans de bons et loyaux services en tant qu'animatrice périscolaire du côté de Nantes, Elodie Poux (non, ce n'est pas un pseudo) s'est lancée dans l'humour. Tendance plutôt noir et sacrément efficace. De par son CV, sa « cible » privilégiée était toute trouvée : les enfants, « ces êtres merveilleux qui ne possèdent des oreilles que pour décorer leurs visages : ils ne t'écoutent pas avec et on n'a pas le droit de tirer dessus... Elles servent à rien ». Dans sa besace, Elodie Poux a gardé les mimiques des bambins, les réflexions des parents, les mille et une anecdotes que l'on glane au ras du bitume de la récré. Débit de mitraillette, don d'observation ultradéveloppé, Elodie Poux est une « snipeuse » qui distribue de l'humour grinçant (jamais vulgaire) à foison. Exemple avec cette pauvre petite fille qui rêve de paillettes et de diadème sur la tête. « T'es pas une princesse, Kimberley ! Une princesse, à 4 ans, ça pèse pas 67 kg [...]. Mais t'inquiète pas, la vie c'est comme une boîte de chocolats : ça dure moins longtemps chez les gros. » Allez, prends ça, Reine des neiges... « Je tape sur les enfants mais je plaisante. Je les aime bien au fond... Au fond de la piscine ! »

Nos chères têtes blondes et brunes en prennent pour leur matricule ? Les enfants présents dans la salle rient aux éclats. Et les parents n'ont qu'à bien se tenir. Après un petit tacle à cette mère de famille qui appelle son fils Klitiss, parce qu'elle « adore Klitiss Wood », Elodie Poux endosse une panoplie de costumes de mamans toutes plus hilarantes les unes que les autres. « Je passe des heures au parc à regarder les gens. Les pires trucs que je dis dans le spectacle, c'est pas de moi, c'est d'eux », confie après coup l'humoriste.

De la maman qui affuble son enfant de crème solaire bleu et d'une bouée intégrée au maillot à celle qui parle à ses gamins de toutes origines « dans la langue génitale de leurs pères », les portraits défilent - hilarants - portés par une interprétation énergique, sans pause. Les punchlines pleuvent comme à Gravelotte. « Les belles-mères, c'est comme les pommes de terre, c'est mieux dans la terre », « y a des gens, la dernière fois qu'ils ont pris une douche, c'est quand leur mère a perdu les eaux »...

Mais derrière ce flot d'horreurs asséné avec une jubilation de tous les instants, point une tendresse évidente pour son ex-métier et ses anciennes troupes. « J'ai vraiment adoré travailler avec les enfants », assure-t-elle. Elodie Poux, ou la version rigolote de l'expression « qui aime bien châtie bien ».

Ouest-France

11/07/2014

L'humoriste nantaise va de succès en succès. Elle vient de remporter le prix de la presse à la finale de la scène ouverte de la Cie du Café-Théâtre à Nantes.

Un humour noir mordant, parfois scandaleux, jamais déplacé, c'est la marque de fabrique d'Élodie Poux. La Nantaise d'adoption est une humoriste qui marche dans les pas de ses idoles. « J'aime en particulier des talents comme Julie Ferrier ou Alex Lutz. Ils ont cette capacité impressionnante à incarner leurs personnages sans jamais s'en écarter. J'aimerais beaucoup être capable d'en faire autant. »

La jeune femme de 32 ans (« mais tu peux dire que je fais moins ») est sur la bonne voie, puisque, dans son spectacle, elle incarne aussi des personnages pour le moins déroutants. On rencontre notamment Josiane, une dame de cantine pas très distinguée, mais à hurler de rire.

« Comme un saut dans le vide »

Dans son spectacle, ce sont surtout les enfants qui en prennent pour leur grade, et parfois leurs parents. Mais la jeune femme sait de quoi elle parle ! Son inspiration, elle la puise dans sa vie quotidienne, puisque depuis ses 18 ans, elle est animatrice petite enfance dans une école maternelle. Un emploi qu'elle va devoir abandonner à la rentrée prochaine : « Ça devient difficile, en terme d'emploi du temps, de faire concorder mon travail avec la scène. Mais je vais me consacrer à ma passion et sauter le pas. » Pas trop peur ? « Si, c'est flippant, c'est comme un saut dans le vide. Je me demande comment je vais payer mon loyer ! Mais c'est très excitant. » L'humoriste est arrivée à un moment où elle n'avait plus le choix : « J'ai fait un burn out il y a quelque temps. Il fallait que je lâche du lest. Mais les enfants vont me manquer. »

Au-delà du talent, Élodie parle de chance. D'abord, la chance d'avoir rencontré tout de suite les bonnes personnes. « Je faisais des ateliers contes pour les adultes, c'est là que j'ai pris goût à la scène. On me disait que mes animations ressemblaient à des sketches. Puis, j'ai rencontré Florent Longépé, qui est devenu mon metteur en scène. » Ils se lancent alors dans la création d'un spectacle. Lors d'une scène ouverte à Luçon, elle gagne une résidence, et l'aventure est lancée.

Sa deuxième chance, selon elle, c'est que sa vocation est née à Nantes. « Ici, il y a beaucoup d'humoristes, car il y a beaucoup d'endroits où se produire. » Elle cite notamment le Dock Yard, le Théâtre 100 Noms et, évidemment, la Cie du Café-Théâtre.

Son humour noir, voire trash, lui est venu « comme ça ». Mais ce n'est pas l'humour le plus facile à manier. « Il ne faut pas utiliser l'humour noir pour se cacher derrière un personnage et dire des horreurs par méchanceté. » C'est pour ça qu'elle s'interdit certains domaines, comme les blagues racistes et la politique. « Un jour, j'ai joué un sketch pour l'association des paralysés de France. J'ai demandé aux membres du public leur avis concernant les blagues sur les handicapés... Amusés, ils m'ont tous poussée à en faire ! »

VEN 17 JAN 20H30
GRANDE SALLE

THÉÂTRE

TARIFS 8 À 18€
DURÉE 2H20



HARLEM QUARTET

TEXTE JAMES BALDWIN
MISE EN SCÈNE ÉLISE VIGIER

Avec *Harlem Quartet*, Élise Vigier nous plonge dans l'univers et la langue de James Baldwin, dans l'Amérique des années 50 à 70, pour nous parler de sujets à la résonance très actuelle : le combat pour l'égalité et contre la ségrégation. Un cri d'amour et d'espoir où se mêlent le gospel, la soul et la vidéo.

Le roman, paru aux États-Unis en 1979, met en avant les questionnements essentiels de son auteur, écrivain profondément engagé dans les luttes pour les droits civiques. Dans le Harlem noir des années 50, la famille Montana élève ses deux fils : alors que Hall s'apprête à partir pour la guerre de Corée, Arthur se prend de passion pour le gospel. Ils font la connaissance de Julia, une fillette évangéliste qui prêche avec ferveur et de Jimmy, son petit frère délaissé par ses parents. Mais un drame va changer leur destin à jamais. *Harlem Quartet* est un hymne d'amour vibrant de Hall à son frère, musicien et homosexuel, mort à l'âge de 39 ans. Rythmée par le combat pour les droits civiques, la religion, la souffrance et le sexe, l'écriture sensuelle et poétique de James Baldwin fait le récit de la destinée humaine.

d'après le roman *Just above my head* de James Baldwin - adaptation & mise en scène Élise Vigier - traduction, adaptation & dramaturgie Kevin Keiss - collaboration artistique Nanténé Traoré - images Nicolas Mesdom - musique Manu Leonard, Marc Sens, Saul Williams - interprètes Ludmilla Dabo, William Edimo, Jean-Christophe Folly, Nicolas Giret-Famin, Makita Samba, Nanténé Traoré et les musiciens Manu Leonard et Marc Sens - costumes Laure Maheo - habilleuse Marion Régnier - perruques Cécile Kretschmar assistée de Judith Scotto - décor Yves Bernard - lumières Bruno Marsol - régie générale Camille Faure - régie vidéo Romain Tanguy - régie son Luis de Magalhaes - régie plateau Olivier Perola. production Les Lucioles - Rennes // coproduction la Comédie de Caen - CDN de Normandie, la Maison des Arts et de la Culture - Créteil, le Théâtre National de Bretagne - Rennes // avec l'aide de l'Institut français & la Région BRETAGNE, Face Foundation - New York, l'avant Scène - Université de Princeton // avec la participation artistique du Jeune Théâtre National (Paris) // avec le soutien de l'Adami, la Spedidam, la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon - Centre National des écritures du spectacle // remerciements Service Culturel de l'Ambassade de France à New-York et le 104 - établissement artistique et culturel de la ville de Paris

attaché de presse Pascal Scuotto : 06 11 13 64 48 / pascal.scuotto@gmail.com
téléchargez les dossiers de presse & photos : les-salins.net/espace-presse - mot de passe : LesSalins

Les Salins, scène nationale de Martigues - 19 Quai Paul Doumer - 13500 Martigues - 04 42 49 02 01
billetterie - 04 42 49 02 00 - www.les-salins.net

L'HISTOIRE

Harlem Quartet, c'est Hall Montana qui se souvient, qui raconte et retrace la vie de sa famille, de ses amis, une communauté noire américaine vivant à Harlem dans les années 50/60. La famille Montana élève ses deux fils : alors que Hall s'apprête à partir pour la guerre de Corée, Arthur se prend de passion pour le gospel et chante avec ses amis Crunch, Red et Peanut. Cette famille fait la connaissance de Julia, une fillette évangéliste qui prêche avec ferveur dans les églises et de Jimmy, son petit frère délaissé par ses parents. Mais un drame va se nouer qui changera à jamais le destin des personnages... Harlem Quartet est un hymne d'amour vibrant, un chant d'amour de Hall à son jeune frère, mort à l'âge de 39 ans, et à ses proches... « Julia était une fillette de neuf ans, j'en avais dix-huit. Je ne savais pas qu'elle cesserait de prêcher, qu'elle deviendrait une putain puis la maîtresse d'un chef africain, à Abidjan. Je ne savais pas que nous serions amants ni qu'elle deviendrait un pilier de ma vie. Je ne savais rien d'Arthur qui avait onze ans et moins encore de Jimmy qui en avait alors sept et qui deviendrait le dernier et le plus dévoué des amants d'Arthur. Qui aurait pu savoir? Derrière le visage de quiconque nous avons aimé pour de bon - qui nous avons aimé, nous aimerons toujours, l'amour n'est pas à la merci du temps et il ne connaît pas la mort, ils sont étrangers l'un à l'autre, derrière le visage de l'aimé, si vieux, ruiné et marqué soit-il, se trouve le visage du bébé que fut autrefois votre amour et qu'il restera toujours pour vous. L'amour aide alors, si la mémoire ne le fait pas, et la passion, excepté dans son intense relation avec l'agonie, travaille à l'ombre de la mort.» Et au milieu de tout cela, il y a les chants de gospel à la gloire de Dieu, le combat pour les droits civiques, la violence et le sexe. L'écriture sensuelle de James Baldwin, rythmée par les cris poignants du gospel, nous entraîne ainsi dans un Harlem traversé par l'amour, la religion, la souffrance. Une atmosphère poétique, un grand récit sur la destinée humaine.

«Peu de gens restent quand tout va mal - si vous ne me croyez pas, je vous fais un pari, ayez des ennuis.» (Hal I à propos de Jimmy)

«Ce que les sociétés veulent vraiment, idéalement, ce sont des citoyens qui, simplement, obéissent, aux règles de la société. Si une société y parvient, alors elle court à sa perte. L'obligation de toute personne qui s'estime responsable est d'examiner la société et d'essayer de la changer et de la combattre - quels que soient les risques encourus. C'est le seul espoir pour la société. La seule façon de la changer.»

James Baldwin - 16 octobre 1963
conférence pour enseignants à NYC
« L'enfant noir - son image de soi »

JAMES BALDWIN

Né dans le quartier pauvre de Harlem à New-York en 1924, James Baldwin luttait toute sa vie contre le racisme et les discriminations dont les communautés noires et homosexuelles étaient l'objet aux États-Unis. Refusant la violence, il devint une des figures emblématiques du Mouvement des Droits Civiques au côté de Martin Luther King.

NOTES D'INTENTION

« J'ai lu ce roman il y a longtemps, il m'avait totalement marqué, il s'était inscrit en moi comme peu de livres l'ont fait. L'amour, la violence, la fraternité. La famille, mais plus amplement la bande de gens avec laquelle on vit. L'amour qui échappe sans cesse aux êtres et à toute définition et qui pourtant est là, dans l'air, dans la disparition, dans les corps, dans la musique peut-être, dans la liberté ? Aujourd'hui j'ai envie de l'adapter au théâtre. Mais pour ce faire, il me semble nécessaire de passer un temps sur les traces de ce quartet, à Harlem, aller écouter et capter, au sens propre, ces chants et cette mémoire, c'est-à-dire essayer de saisir ce qu'ils peuvent nous raconter aujourd'hui et comment s'en servir sur scène ensuite. J'ai pensé à comment raconter cette histoire : Hall narrateur nous ballade dans sa mémoire, dans son histoire comme dans une ville. Il nous fait visiter son cerveau. J'ai pensé avec Yves Bernard un dispositif qui nous permettrait de passer de la musique à la parole, au jeu dans l'intimité d'une chambre qui serait définie par une surface de projection. Cette surface pourra être une fenêtre sur la ville, les rues, les quartiers. J'ai pensé aux films de Jonas Mekas «Lost, Lost» ou «Walden». Une chambre, un tableau, une toile, un cadre (pour la disparition ou pour l'amour). Film de famille, film super 8, disparition de l'image, du grain (grain de l'image, et grain de la voix, le chant des morts). Film de l'enfance. Et j'ai demandé à Nicolas Mesdom de réaliser avec moi les images et de faire les montages de celles-ci. Images documentaire (les rues, les églises, les gens ... maintenant ? tourner des images dans notre temps de recherche, temps de reconstitution, temps new-yorkais, voir New-York et Harlem depuis la France). Ce qui m'intéresse aussi dans ce livre, c'est comment on retrace une mémoire, comment on la reconstitue, cette nécessité absolue à un moment de la reconstituer et de la raconter : Hall commence à raconter pour son fils, pour que son fils sache que son oncle Arthur était un type noir, musicien et homosexuel et que c'était un type bien. »

ELISE VIGIER

« Je pense notamment à une phrase de Mallarmé qui dit qu'il faut «redonner du sens au vieux mots de la tribu». Et je trouve que c'est précisément ce que font les personnages de Baldwin. On a l'impression qu'ils sont dans l'errance mais ils luttent pour donner du sens aux choses. Pour donner de la cohérence à ce qui n'en n'a pas. Ils sont les premiers à s'émouvoir et à s'étonner de la fragilité des êtres, de leur beauté, de leurs forces et de leurs échecs. Rien n'est moral. Tout donne à penser. Surtout l'amour. La façon qu'on a de s'aimer, soi-même et les autres. Mais aussi le rapport au temps. Le destin et le hasard et le fascinant jeu de la mémoire qui tente inlassablement de ne rien perdre. De comprendre. C'est ce fil rouge, emmêlé, complexe de la mémoire de Hall, le narrateur de Harlem Quartet, que nous allons suivre. Et à travers lui l'histoire de son petit frère Arthur. De Julia et de Jimmy. Autour du quatuor s'organise d'autres quatuors, celui des trompettes de Sion par exemple, le groupe d'Arthur, le quatuor familial de Hall avec sa femme et ses enfants, celui de son enfance avec ses parents et son frère. C'est dans ce temps étrange, cet «entre-temps» suspendu du deuil, que les souvenirs vont refaire surface. Le passé apparaît sans cesse, ressurgit sans cesse dans le présent. Les actes fondateurs de ce qu'ils devinrent. Les premières fois. Toutes les premières fois. Mais les faits sont nourris du regard de Hall, de ce qu'il sait, de ce qu'il a appris. Il arpente son passé avec la connaissance qu'il en a. Avec l'immense affection qu'on a pour ceux que l'on a aimé, qui sont morts et que l'on comprend enfin. Que l'on comprend après coup. À travers leurs rages de vivre, leurs intensités à s'aimer envers et contre tout, c'est tout un pan de la vie américaine noire que nous entrevoyons. Ce qui nous intéresse c'est à la fois la langue de Baldwin mais aussi son engagement politique et ses réflexions sur le monde. Celles d'un homme noir américain qui aime les hommes dans les années soixante. »

KEVIN KEISS

ELISE VIGIER

Elle a suivi la formation de l'École du Théâtre National de Bretagne. En 1994, elle crée avec les élèves de sa promotion Le Théâtre des Lucioles, collectif d'acteurs. Depuis janvier 2015, elle est artiste associée à la direction de la Comédie de Caen - CDN de Normandie aux côtés de Marcial Di Fonzo Bo. Elise Vigier met en scène en scène L'Inondation de Zamiatine (2001) et participe à la création de La tour de la défense de Copi (2005) et Copi-un portrait (1998), avec Marcial di Fonzo Bo et Pierre Mailliet. En 2014, elle co-met en scène avec Marcial Di Fonzo Bo un texte inédit de Martin Crimp, Dans la république du bonheur. Elle a déjà mis en scène avec lui trois pièces de Rafael Spregelburd : L'Entêtement (2011), La Paranoïa, (2009), La Estupidez-la connerie (2007) - et trois pièces de Copi : Loretta Strong, Le frigo et Les poulets n'ont pas de chaises (2006).

Dès 2002 elle conçoit, avec Frédérique Loliée, un projet intitulé Duetto, spectacle-performance qu'elles jouent dans plusieurs festivals en Italie et en France. Ce spectacle prendra sa forme définitive en 2007 avec la collaboration de l'auteur Leslie Kaplan qui écrira pour elles Toute ma vie j'ai été une femme.

Entre 2010 et 2012, elle poursuit son partenariat avec Frédérique Loliée et Leslie Kaplan : elle co-dirige un projet européen construit autour de la pièce Louise, elle est folle. En 2013, elles mettent en scène une nouvelle pièce de Leslie Kaplan Déplace le ciel. Le diptyque sera repris en avril 2016 au Théâtre des Quartiers d'Ivry et à la Comédie de Caen.

En juin 2015, Elise et Frédérique Loliée créent avec des élèves de l'école du Théâtre du Nord Mathias et la Révolution, une adaptation du dernier roman de Leslie Kaplan. Comme actrice, elle joue principalement dans des mises en scène de Marcial Di Fonzo Bo, Pierre Mailliet et Bruno Geslin. En 2015, elle est interprète dans les créations de Brigitte Seth et Roser Montlo Guberna Esmerate ! (Fais de ton mieux !) et Pierre Mailliet Little Joe - Hollywood 72.

En 2004, elle co-réalise avec Bruno Geslin, son premier scénario : La mort d'une voiture, moyen métrage sélectionné au Festival de Brest, prix du jury à Lunel et prix de qualité au CNC (visible sur le site du Théâtre des Lucioles).

En 2010, dans le cadre du projet européen, elle réalise un documentaire Les femmes, la ville, la folie 1. Paris.

En avril 2016, elle met en scène avec Marcial Di Fonzo Bo Vera, un texte inédit de l'auteur tchèque Petr Zelenka avec entre autre Karin Viard, Pierre Mailliet, Marcial Di Fonzo Bo. Elle prépare avec lui pour janvier 2018 un spectacle tout public à partir de Georges Méliès M comme Méliès.

KÉVIN KEISS

Après un magister et un doctorat de Lettres Classiques sous la direction de Florence Dupont (Paris 7), Kevin Keiss intègre l'École du Théâtre National de Strasbourg dans la section Mise en scène/dramaturgie où il se forme notamment auprès de Jean-Pierre Vincent, Valère Novarina, Claude Régy, Krystian Lupa, Olivier Neveu, Jean Jourdeuil et Christophe Triau. Au TNS, il écrit deux pièces mises en scène par Amélie Énon avec une partie de leur promotion, Et la nuit sera calme, librement inspiré des Brigands de Schiller (Festival au Piccolo Teatro de Milan, Festival Premières à Strasbourg, Théâtre de la Bastille à Paris, CDN de Thionville) et Rien n'aura eu lieu (Couverture Théâtre Public 2010, présentée au public du TNS lors des ateliers de sortie). Depuis 2011 il travaille en tant qu'auteur, traducteur ou dramaturge en France avec : Jean-Pierre Vincent, Julie Brochen, Sarah Le-carpentier et la Cie Rêvages à Lille, Lucie Bérélowitch, Nora Granovsky pour qui il écrit Soulèvement d'après le mythe de Guillaume Tell (Comédie de Picardie, Théâtre de l'Ouest Parisien, tournée), Charles-Éric Petit, Renaud Triffaut, Roxane Palazzotto, Océane Mozas (autour des Héroïdes d'Ovide dont il traduit le texte, labo au TGP de Saint-Denis.) En 2014, il est accueilli en résidence d'écriture à la Chartreuse-Cnes avec la metteur en scène Laëtitia Guédon pour son texte Troyennes Les morts se moquent des beaux enterrements. (Théâtre 13, Guadeloupe, encore en tournée.) Il travaille également à l'étranger : au Japon avec Kouhei Narumi (Théâtre National de Tokyo), en Afrique du Sud avec Charles Malet (Institut Français, Alliance) pour qui il écrit la pièce (Z)Africa, à New York avec Élise Vigier et le Théâtre des Lucioles pour la pièce Just above my head dont il réalise la traduction et l'adaptation. En 2013, il publie la nouvelle Bruissant avec les plasticiennes Laure Gilquin et Krystelle Paré après une résidence d'artiste dans l'hôpital Psychiatrique de Bourg-en-Bresse. (Commande Drac Rhône-Alpes.) Depuis plusieurs années, il travaille en collaboration avec la comédienne et metteur en scène Maëlle Poésy sur les spectacles de La Cie Drôle de Bizarre : Purgatoire à Ingolstadt de Mariluise Fleisser dont il fait la traduction et l'adaptation, Candide, Si c'est ça le meilleur des mondes, dont il écrit le texte et qu'il adapte avec Maëlle Poésy. Cette saison comme dramaturge sur deux pièces courtes de Tchekhov Le Chant du Cygne et L'Ours en janvier 2016 au Studio de la Comédie Française et qu'il co-adapte avec Maëlle Poésy. Ils sont accueillis en résidence à deux reprises à La Chartreuse-Cnes pour l'écriture de Ceux qui errent ne se trompent pas. Ils composent l'histoire à deux, Kevin Keiss écrit le texte et Maëlle Poésy met en scène. En Janvier 2015 il fonde avec Adrien Cornaggia, Aurore Jacob, Riad Gahmi, Julie Ménard, Pauline Ribat et Yann Verburgh le Collectif Traverse - collectifs d'actrices et d'auteurs en résidence à La Chartreuse- Cnes, ils mènent des ateliers et travaillent avec le Collectif d'acteurs OS'O, lauréats du Festival Impatience 2015, à l'écriture de leur nouvelle création. En tant que spécialiste des théâtres antiques, Kevin Keiss enseigne à l'université Paris 7 et Bordeaux 3 et donne des masterclass avec le groupe CNRS «Antiquité Territoire des Écarts» dont il est membre. Ceux qui errent ne se trompent pas a remporté le prix de l'Aide à la Création du CNT 2015, en dramaturgie plurielle (Maëlle Poésy/Kevin Keiss). Le spectacle a été présenté dans la programmation de la 70ème édition du Festival d'Avignon en 2015.

MAR 28 JAN 19H00
GRANDE SALLE

THÉÂTRE

TARIFS 8 À 12€
DURÉE 1H00



7 D'UN COUP

INSPIRÉ DES FRÈRES GRIMM
TEXTE & MISE EN SCÈNE
CATHERINE MARNAS / TNBA

Catherine Marnas revient aux Salins avec grand bonheur pour présenter son dernier spectacle jeune public, librement inspiré du conte *Le vaillant petit tailleur* des Frères Grimm. Comme à son habitude, elle crée avec cette adaptation un monde merveilleux porteur de sens, de sensations fortes et d'espoir !

Avec beaucoup de délicatesse et de finesse, Catherine Marnas s'empare d'un sujet sensible, le harcèlement scolaire. Avec l'histoire d'Olivier, jeune garçon victime de moqueries répétitives, elle plonge dans les douleurs de l'enfance, dénonce les petites vilénies qui blessent pour mieux donner les clés d'un vivre-ensemble apaisé et serein. De victime, Olivier se déclare héros après avoir écrasé sept mouches d'un coup ! Sa vie bascule, l'histoire s'engage alors sur les sentiers de l'imaginaire où s'enchaînent des défis qu'il relève avec malice. Forêt, géant, roi, sorcières, fille du roi, fée ; tous deviennent les complices de son avènement !

« C'est une victoire des mots, du langage sur la force, qui transparait ici joyeusement, dans une alliance parfaite d'effets scéniques et de jeu. »

Françoise Sabatier-Morel, Télérama

Texte et mise en scène Catherine Marnas - Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine assistante à la mise en scène Annabelle Garcia - scénographie Carlos Calvo - son Madame Miniature assistée de Jean-Christophe Chiron - lumières Michel Theuil assisté de Clarisse Bernez Cambot Labarta - conception & réalisation des costumes Édith Traverso assistée de Kam Derbali - construction décor Nicolas Brun & Maxime Vasselín - avec Julien Duval, Carlos Martins, Olivier Pauls & Bénédicte Simon production Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine

attaché de presse Pascal Scuotto : 06 11 13 64 48 / pascal.scuotto@gmail.com
téléchargez les dossiers de presse & photos : les-salins.net/espace-presse - mot de passe : LesSalins

Les Salins, scène nationale de Martigues - 19 Quai Paul Doumer - 13500 Martigues - 04 42 49 02 01
billetterie - 04 42 49 02 00 - www.les-salins.net

POINT DE VUE

Inspiré

« 7 D'UN COUP » (JEUNE PUBLIC) « Cela se passe il y a bien longtemps et bien loin d'ici ou peut-être pas. » Avec cette introduction le narrateur de cette adaptation du « Vaillant petit tailleur », des frères Grimm, immerge le jeune public dans l'univers familier du conte, et dans l'incertitude. Un conte, c'est vrai. Ou peut-être pas. Ici un jeune homme craintif, rêveur, un peu vaniteux mais très rusé, se confronte à un monde extérieur hostile lors d'une suite de péripéties initiatiques.

Les acteurs sont grimés mais l'histoire n'est l'est pas, ou peu, elle reste Grimm. Le personnage le plus important de tous les contes, la nuit, a la part belle. Le plateau reste obscur et menaçant. Le jeune Olivier est « trop ou pas assez ». Il a le nom d'un arbre « long à pousser mais qui dure longtemps ». Le spectacle n'est pas charmeur mais il est charmant. La scène avec le roi qui impose une ultime épreuve au (anti) héros est excellente. Catherine Marnas a choisi la simplicité et la délicatesse avec ce conte court qui pourtant ne manque pas d'espace pour « lire entre les lignes ». Le héros n'est pas si sympathique, il n'y a pas de vrais méchants, et chacun a ses raisons. Une réussite dans le genre cauchemar positif, avec des mauvais garçons, un géant, des banshees comme sorties de Macbeth et un sens de l'humour qui n'échappera pas aux enfants.

Joël Raffier

7 d'un coup, les frères Grimm vent debout contre le harcèlement scolaire

Tout comme dans les contes de fées, le monde de l'enfance a sa part d'ombre. Méchanceté gratuite, harcèlement, peurs, sont autant d'épreuves cruelles que l'on doit affronter pour grandir, pour se sentir mieux. Empruntant aux frères Grimm, l'une de leurs fables populaires, avec habileté Catherine Marnas invite, petits et grands à dépasser leurs tourments... au moins dans un monde de rêverie onirique.



Au **TnBA**, Catherine Marnas nous entraîne dans les troubles de l'enfant dans 7 d'un coup © Frédéric Desmesure

Seul dans un recoin d'une cour d'école, Olivier (excellent **Olivier Pauls**), un gamin de sept ans, affublé de lunettes qui mangent son visage, vêtu d'un gilet d'un vert improbable, semble perdu dans ses pensées. Il joue à l'écart des autres, du monde. Sa tranquillité est de courte durée. Trois enfants cagoulés, les « winners » de l'école, de vraies petites frappes sont bien décidés à terroriser, par plaisir le jeune garçon qui ne demandait rien à personne. Sous prétexte de l'inclure dans leur jeu, ils le moquent, le martyrisent.

Agissant dans l'ombre, ils fuient dès qu'un adulte pourrait surprendre leur sadique manège laissant leur souffre-douleur, un peu plus seul, face à ses peurs et ses tourments. Le calme retrouvé, Olivier s'isole pour grignoter son quatre heures, quelques tartines de confiture. C'est maintenant des mouches qui le harcèlent, l'empêchent de savourer ce moment de bonheur, de quiétude. Exaspéré, d'un coup d'un seul, il en tue sept. Fier de cette petite victoire sur la vie, il le claironne partout, s'imaginant devenir une légende, un héros. Imperceptiblement, on glisse dans sa rêverie, un monde de rois, de princesses, de créatures étranges où le réel, sa cruauté, sa férocité ne l'atteignent pas. Aidé de sa conscience (épatante **Bénédicte Simon**), il défie avec ingéniosité et ruses, les monstres, ses peurs les plus intimes, et combat sans relâche cette inclinaison trop naturelle à vouloir humilier les plus faibles que soit.

Avec beaucoup de délicatesse, de finesse, **Catherine Marnas** s'empare d'un sujet brûlant, sensible, un fléau des temps modernes, le harcèlement scolaire. S'inspirant du conte populaire allemand rendu célèbre par les **Frères Grimm**, *Le vaillant petit tailleur*, elle plonge dans les douleurs de l'enfance, dénonce les petites vilénies qui marquent au fer rouge pour mieux donner les clés d'un vivre ensemble apaisé et serein. Sans tomber dans la facilité d'une écriture bêtifiante, elle signe un texte pour jeune public juste et intelligent.

Prenant le taureau par les cornes, la metteuse en scène évite toute édulcoration marquant les jeunes esprits d'images fortes, dures et terriblement poétiques, que soulignent joliment, la scénographie épurée de **Carlo Calvo** et la musique enveloppante autant qu'angoissante de **Madame Miniature**.

Autour d'**Olivier Pauls**, trois comédiens (**Julien Duval**, **Carlos Martins** et **Bénédicte Simon**) incarnent avec dextérité, espièglerie souvent et monstruosité parfois, tous les singuliers et étranges personnages qui croisent la route imaginaire de notre héros insolite. De leur jeu puissant et habité, ils nous entraînent dans le tourbillon d'aventures de ce conte moderne. Si en tant qu'adulte, on aurait aimé une fin plus ancrée dans le réel, notre part enfantine savoure l'ultime parabole de cette fable signée **Marnas** qui ouvre tous les champs des possibles. Une savoureuse madeleine dont le goût amer des premières bouchées fait doucement place à une douceur sucrée qui persiste une fois la pièce finie.

BLANCA LI

Blanca Li est chorégraphe, réalisatrice de films, danseuse et comédienne. Que ce soit pour sa compagnie, des événements, une mise en scène d'opéra, un film long métrage ou une installation muséographique, elle invente et réalise une multitude de projets : « J'aime donner vie à tout ce que j'ai en tête ». Adeptes de nouveauté, de métissages, et en constant renouvellement, elle prend ses sources d'inspiration dans une large palette d'expressions, depuis le flamenco au ballet classique en passant par les danses urbaines. Avec Blanca Li, tout débute et se termine dans l'énergie du mouvement et de la danse.

Née à Grenade (Espagne), elle devient gymnaste (GRS) dans l'équipe nationale à douze ans. À dix-sept ans, elle part à New York où elle étudie pendant cinq ans à l'école de Martha Graham. Habitante Spanish Harlem, elle vit au quotidien la naissance du hip-hop, créant au passage un groupe de flamenco-hip-hop, les Xoxonees. De retour en Espagne, elle crée à Madrid sa première compagnie de danse contemporaine, laquelle est sélectionnée pour le programme de l'Exposition universelle de Séville.

LA COMPAGNIE

Établie en France depuis 1992, Blanca Li fonde en 1993 sa compagnie à Paris, inscrivant depuis de nombreuses créations à son répertoire. *Macadam Macadam*, spectacle chorégraphique hip-hop, ouvre en 1999 le Festival Suresnes Cités Danses. D'Avignon aux USA en passant par l'Opéra-Comique de Paris, ce spectacle devient la référence du genre et reçoit le Globe de Cristal 2007 dans la catégorie Meilleur opéra/ballet. Son one-woman show *Zap ! Zap ! Zap !* (1999) est présenté notamment à Chaillot, puis à New York dans le cadre du festival France Moves. Elle aborde avec sa compagnie des thèmes très variés, depuis les cérémonies de transe des Gnawa de Marrakech (Nana et Lila, 1993), en passant par l'art grec ancien (Le Songe du Minotaure, 1998), la folie du monde contemporain dans le contexte des attentats du 11 septembre 2001 (*Borderline*, 2002), les poèmes de Federico Garcia Lorca (Poeta en Nueva York, 2007) ou l'œuvre de Jérôme Bosch avec *Le Jardin des délices*, (2009) en ouverture du Festival Montpellier Danse. *Corazón Loco* (2007) mêle aux danseurs de la compagnie les chanteurs lyriques de l'Ensemble vocal Sequenza 9.3, sur une création musicale contemporaine d'Edith Canat de Chizy et fait l'objet de son second film au cinéma. *Elektro Kif* (2010) met sur scène pour la première fois le style électro et conquiert le monde avec sa gestuelle ultra rapide et sophistiquée. *ROBOT*, créé pour le Festival Montpellier Danse 2013 en collaboration avec les artistes japonais du collectif Maywa Denki et les robots NAO d'Aldebaran Robotics, triomphe partout dans le monde à l'instar de *Déeses & Démons*, dans laquelle Blanca Li partage la scène avec l'étoile du ballet Bolchoï Maria Alexandrova. La carrière artistique de Blanca Li a été récompensée de nombreux prix ou décorations, avec notamment celle de chevalier de la Légion d'honneur en 2014. En 2017, la Compagnie Blanca Li s'installe dans un nouveau studio de travail à Paris (Calentito 134 à Métropole 19) et présente *Solstice*, une création habitée et puissante sur la nature et les éléments au Théâtre National de Chaillot.

TAO GUTIERREZ (MUSIQUE)

Né à Grenade, Tao Gutierrez étudie à Madrid avant de partir pour New York pour s'y perfectionner en percussions, musique électronique et composition, auprès de Bob Norton, Dan Carrillo, Ron Carter et bien d'autres. Au cours des onze années qu'il a passées à New York avant de revenir en Espagne, Tao Gutierrez a notamment pu collaborer avec les talentueux Don Cherry, Nana Vasconcelos, Angela Bofill ou encore Ed Blackwell. Il a composé et produit de nombreuses musiques de film (*Poniente, Le Défi, Return to Hansala, Elektro Mathématique ...*), a enregistré des productions pour divers artistes, et composé puis interprété de nombreuses créations pour la Compagnie Blanca Li, parmi lesquelles la version flamenco jazz originale de la musique de *Poeta en Nueva York* ou la musique de *Solstice*. Son travail a été récompensé par de nombreux prix : meilleure bande originale au Festival du film de Montpellier, Malaga, Guadalajara, Cairo, Valladolid ...

MAMADOU BATHILY ALIAS BATS

Bats est autodidacte, s'inspirant de vidéos trouvées sur internet. Il commence la danse électro en 2007 et pratique le Flexing depuis 2009. Il devient champion du monde de danse électro en 2011 et vice champion du monde en 2012 (*Vertifight*). Il perfectionne ensuite son style, le #Flex-tro, combinant le flexing et l'énergie de l'électro. Il collabore aussi avec FKA Twigs, Imagine Dragons et Martin Solveig. Soliste remarqué, Bats est encore plus électrifiant dans son duo Bats et Taylor, demi finaliste de « La France a un incroyable talent » en 2017. Il danse avec Blanca Li depuis 2011.

ROGER BEPET ALIAS BIG JAY

Big Jay est né en 1990. Initialement destiné devenir footballeur professionnel, il change de passion pour la danse à l'adolescence, trouvant ainsi une voie créative pour sa sensibilité. Il participe au premier championnat mondial Vertifight de danse électro en 2010 avec le groupe Mafia Electro. Il participe à plusieurs compétitions et émissions télévisées comme membre du groupe Alliance Crew. Il a voyagé dans le monde entier et s'est ouvert à d'autres styles pour partager sa passion et sa détermination avec la plus large audience possible et danse avec Blanca Li depuis 2010.

TAYLOR CHÂTEAU ALIAS TAYLOR

Taylor est né en 1995, il a découvert la danse électro en compagnie de Mamadou Bathily et se professionnalise à partir de 2013. Il est champion du monde en groupe en 2011 et champion du monde en individuel en 2017 au Vertifight. Il a collaboré comme danseur pour les marques SEAT, H&M, Balmain, La Poste, pour le DJ Martin Solveig et le chorégraphe Benjamin Millepied. Son duo *Bats et Taylor* parvient en demi finale de « La France a un incroyable talent » en 2017. Il danse avec Blanca Li depuis 2015.

JEU 6, VEN 7 FÉV 20H30 & SAM 8 FÉV 15H00
GRANDE SALLE

THÉÂTRE

TARIFS 15 À 30€
DURÉE 2H30



ELEPHANT MAN

DE BERNARD POMERANCE
MISE EN SCÈNE DAVID BOBÉE

Après *Lucrece Borgia* en 2015 et *Peer Gynt* en 2018, David Bobée est de retour aux Salins. Il adapte et met en scène *Elephant Man*, la pièce mythique de Bernard Pomerance, avec dans les rôles principaux un incroyable duo : JoeyStarr et Béatrice Dalle.

Écrite en 1977, *The Elephant Man* est la pièce la plus célèbre de Bernard Pomerance. Entré au répertoire des Théâtres nationaux britanniques, cet énorme succès est joué plusieurs années à Broadway. Il y reçoit un Tony Award en 1979, et en 1980 David Bowie en sera l'interprète principal. C'est aussi un film de David Lynch sorti la même année. Dans la version de David Bobée, JoeyStarr incarne *Elephant Man* aux côtés de Béatrice Dalle. La morale de cette fable pourrait se résumer ainsi : le monstre n'est jamais celui que l'on croit. La gueule cassée et sublime de JoeyStarr devient, le temps d'une soirée, le visage de notre rapport à la différence. On en tire une véritable leçon de tolérance.

avec JoeyStarr, John Merrick - Béatrice Dalle, Madame Madge Kendal (distribution en cours) - conception lumière Stéphane Babi Aubert - conception vidéo Wojtek Doroszuk - conception sonore Jean-Noël Françoise - directeur technique Thierry Kana Dumont - scénographie Aurélie Lemaignan et David Bobée -assistante à la mise en scène Sophie Colleu production Be My Productions - coproduction CDN de Normandie-Rouen

Avec le soutien d'INEOS et Petroineos

attaché de presse Pascal Scutto : 06 11 13 64 48 / pascal.scutto@gmail.com
téléchargez les dossiers de presse & photos : les-salins.net/espace-presse - mot de passe : LesSalins

Les Salins, scène nationale de Martigues - 19 Quai Paul Doumer - 13500 Martigues - 04 42 49 02 01
billetterie - 04 42 49 02 00 - www.les-salins.net

ELEPHANT MAN

Joseph Merrick, alias Elephant Man, naît à Leicester en Angleterre en 1862. Avant l'âge de deux ans, son corps commence à se déformer. Ses difformités croissantes le font chasser de partout et ne lui permettent pas de garder un emploi. Admis un temps dans un hospice, il le quitte pour devenir phénomène de foire sous le nom de l'Homme-éléphant. C'est dans ces circonstances qu'il est découvert par le chirurgien Frederick Treves, qui étudie son cas et organise sa prise en charge à l'hôpital de Londres grâce à une collecte de fonds. Il finit ses jours à 27 ans, de mort apparemment accidentelle... Treves rédigea les souvenirs de sa relation avec Merrick. En 1977, l'auteur dramatique Bernard Pomerance s'inspire de ce carnet pour composer la pièce Elephant Man, dont David Bowie interprétera le rôle-titre. En 1980, c'est le film de David Lynch qui fait entrer Elephant Man dans la culture populaire. «Je ne suis pas un animal, je suis un être humain»: la réplique culte est aujourd'hui citée par nombre de gens qui n'ont même jamais vu le film... Histoire vraie ayant accédé au rang de mythe, le cas de Merrick a de quoi fasciner. C'est un conte cruel, qui a connu bien des avatars et dont la morale pourrait se résumer ainsi: le monstre n'est jamais celui que l'on croit. La plus spectaculaire difformité physique peut cacher un trésor d'humanité quand la conformité apparente aux critères de la normalité recèle souvent une totale monstruosité morale.

NOTE D'INTENTION DE DAVID BOBEE

Rarement l'homme aura vécu dans une époque aussi fortement marquée par les prescripteurs de normes. L'image de soi n'a jamais été aussi présente dans la société, jamais la confusion n'a été plus grande ni mieux entretenue entre l'apparence et la valeur d'un individu. La société du spectacle a accouché d'une nouvelle hiérarchie où le clinquant éphémère est mieux considéré, estimé et rémunéré que l'utilité sociale ou l'élévation morale et intellectuelle.

Adapter et mettre en scène Elephant man aujourd'hui c'est donc raconter notre histoire telle qu'elle se construit ou se déconstruit actuellement, c'est tendre un miroir à notre époque, à ses dysfonctionnements, à ses violences symboliques.

Les monstres (puisque par étymologie ce sont ceux que l'on «montre») disent toujours quelque chose de leur époque, de son regard sur le monde et sur elle-même. Dans la littérature puis le cinéma fantastique, ils ont une fonction cathartique: ils servent à cristalliser les peurs, les obsessions et les non-dits, qu'ils révèlent par leur irruption dans la société. Il est frappant que l'histoire pourtant réelle de John Merrick ait défrayé la chronique 60 ans après la parution de Frankenstein par Mary Shelley et des derniers romans dits «gothiques» et peu avant celle du Portrait de Dorian Gray d'Oscar Wilde, de Dracula de Bram Stoker tout autant frappant que son séjour londonien soit contemporain des crimes de Jack l'éventreur, au point qu'on le soupçonna lui-même d'en être l'auteur.

Ce Londres de la fin du 19^e siècle, avec ses rues sombres dont les bâtiments gothiques se voilent de brumes, est devenu un poncif pictural, littéraire et cinématographique de l'univers fantastique. Ce n'est pas dans ce cadre esthétique que je souhaite la monter. Mon adaptation se propose de rapporter le monstre au temps présent et d'en donner une traduction contemporaine. Car il cristallise des enjeux sociaux et politiques d'aujourd'hui. En revanche, fidèlement à la tradition narrative du fantastique, le véritable héros de l'histoire n'est pas le monstre mais celui qui lui est confronté, en l'occurrence Frederick Treves.

La fable comme métaphore politique. Le mépris de classe. Treves arrache Merrick aux griffes des forains qui le produisaient comme bête d'exhibition au nom de la morale et de l'altruisme... sans voir qu'il le prive alors d'un gagne-pain pour le contraindre à dépendre de la charité des puissants. Outre qu'il serve de spectacle payant pour les classes populaires, il fait de lui un objet de curiosité scientifique pour les classes favorisées, sans voir que dans ce changement son protégé n'en reste pas moins un objet offert aux mêmes voyeurismes. Ses présumés moraux surplombants reposent en grande partie sur la haine des pauvres et sa conviction d'appartenir au camp des justes. Pour «protéger» John, il renvoie de l'hôpital et condamne à la rue le petit commis Will puis plus tard congédie son collègue Snork qui faisait payer des visites de l'homme-éléphant.

Treves parle avec mépris au personnel censé soigner Merrick, se moque de la colère de Ross, qui lui, à l'inverse, voit dans l'action du docteur un simple vol de marchandise à l'issue de son transfert depuis la foire vers l'hôpital ainsi qu'une spoliation d'un moyen de subsistance minimal... Treves commet lui-même des violences réputées «légitimes» pour mettre fin à une violence qu'il estime «monstrueuse».

En sortant son protégé de la foire, il n'a rien d'autre à lui offrir qu'un réduit dans un hôpital, dont rien n'atteste qu'il fût préférable... Le prétendu «sauvetage» de John pose des questions classistes bien actuelles: y a-t-il une violence légitime des pauvres qui s'opposerait à une violence implicite des riches? Dans sa relation avec Elephant man, qu'il croit toujours être dictée par la recherche du «bien», il va voir vaciller ses convictions morales et remettra en question ce qu'il croyait juste: qu'est-ce qu'une action authentiquement bonne? Quelles sont les raisons profondes qui nous y conduisent? Comment être certain du bien que l'on produit autour de soi depuis un point de vue trop autocentré pour en juger? Comment déconstruire les mécanismes de domination quand on se met à regarder l'autre? Le différent? Quand on se met à agir pour autrui mais sans lui. Qui sort de la norme? Qu'est-ce qu'une norme? Qui définit la norme et sous quels critères? Où commence l'anormalité? La monstruosité se trouve de quel côté? Du côté de celles et ceux qui la portent ou de celles et ceux qui la nomment et de fait la font exister?

Merrick, objet de tous les regards, passe du statut de marchandise à celui d'animal, de singe en cage, puis de monstre. Considéré comme un idiot congénital, il sera ensuite traité comme un malade, puis un patient et enfin un être humain. Plus tard, certains verront en lui un ami, un égal, il sera le miroir de chaque personnage, dévoilant, déconstruisant l'image sociale de ceux-ci pour finir par devenir un révélateur de leur âme. L'évolution des regards posés sur lui révèle constamment la médiocrité de son entourage. Son visage déformé est le miroir des failles morales, des préjugés, des présupposés ethniques et éthiques de tout un chacun. Sa présence étrange permet de faire vaciller le prêt à penser. Depuis toujours, le monstre fascine parce qu'il permet de se rassurer sur sa propre conformité... lorsque le monstre se révèle plus humain que ceux qui le regardent... que se passe-t-il ?

Monstruosité sociale.

J'ai choisi pour l'incarner Joey Starr, un «monstre» véritable, monstre sacré, monstre médiatique et culturel, monstre de scène dont la voix est reconnaissable entre mille et la physique spectaculaire. Son parcours atypique, des banlieues du 93 à l'apogée du rap puis aux plateaux du cinéma français, qui l'accueillent et le sollicitent tout en entretenant son parfum sulfureux, me plaît. La violence de son être fascine aujourd'hui comme hier. Sa colère est sa monstruosité – celle hier du gamin des banlieues fascinait tout autant que celle aujourd'hui d'un homme trop libre pour le système médiatique à la française. La colère qui est la sienne est celle de la jeunesse toute entière, la sienne reliée à celle de maintenant, de quartiers entiers malmenés par l'histoire et la politique. Si sa colère légitime, il la transforme en force par la création artistique. Aujourd'hui encore certaines bouffonneries médiatiques aiment à rechercher la bête des débuts, et ils sont d'ailleurs rarement déçus tant celui qui a désormais acquis la respectabilité d'un artiste multidisciplinaire accompli a toujours en lui la même colère, la même exigence, les mêmes engagements et ne saurait transiger avec la médiocrité.

De Joey Starr, j'aime la force de vérité, il est le refus du mensonge lui-même. Quitte à choquer, bousculer, provoquer. Son honnêteté, son intégrité, sa dignité, son entiereté, sa brutalité paraissent bien monstrueuses dans notre époque polie, c'est-à-dire moins policée ou courtoise que ripolinée.

C'est cette présence brute que je souhaite inviter sur le plateau, où chaque personnage viendra se brûler à lui comme un insecte s'approchant d'une flamme. Sa présence brute, dont je souhaite pour ce personnage contenir et interioriser la colère, remettra en question toute la morale et les certitudes du Docteur Treves comme de tout un chacun.

Ses origines antillaises révèlent assez étonnamment la figure d'Elephant man. Outre la question de la violence, du classisme, la question du racisme est absolument présente dans la pièce de Pomerance: elle propose à la scène nombre de références, à peine voilées par la fiction, au colonialisme, à l'esclavagisme, à la domination exclusive sur des corps devenus marchandises dont le commerce assure aux dominants de s'enrichir toujours davantage.

Du monstrueux au sublime.

Le décor que je signe avec Aurélie Lemaignan présente une pièce carrelée, tâchée, moisie, avec sous-bassement amianté apparent. Je souhaite qu'il soit très clair que le refuge offert par le docteur Treves à Merrick n'a rien d'un paradis, qu'il n'est qu'une autre cage plus hygiéniste, plus «acceptable» moralement mais tout autant offerte que sa prison antérieure à tous les regards et à toutes les brutalités. La scénographie évoque l'univers carcéral, hospitalier ou psychiatrique, et les deux niveaux de jeu du plateau soulignent les inégalités entre les personnages. Elephant man, pourtant au cœur de cette histoire, sera toujours physiquement, et comme symboliquement, plus bas que les autres personnages. Un espace carrelé refermé sur Merrick l'encadrera de ses murs froids et durs que ne parviennent à traverser que les regards voyeurs qui transpercent les murs à travers des meurtrières. Il y aura des lavabos, douches, baignoires, robinets et blocs sanitaire grâce auxquels la chair sera lavée et relavée comme pour tenter d'aseptiser la monstruosité. Les costumes ne chercheront pas à illustrer l'ère victorienne pas plus qu'ils ne chercheront à circonscrire cette histoire dans un ici et maintenant, ils viseront au contraire une certaine forme d'atemporalité.

Ils utiliseront, particulièrement celui d'Elephant man, beaucoup d'éléments de cuir brun, patinés, comme une sorte de carapace qui protège la chair du monstre comme une peau épaisse, une croute qui peut se déchirer, telle une peau fragile, et laisser apparaître un corps à vif. Dans des lumières brunes, sépias et glauques de Stéphane Babi Aubert, accompagnées par les vidéos irréelles de Wojtek Dorozuk, cette scénographie, ces costumes, cette esthétique, assumeront pleinement les ténèbres telles qu'elles nous apparaissent en rêve... Il s'agit de mettre en valeur la triste éternité de cette histoire et de ses personnages dans le cours de l'histoire humaine: celle du refus, même inconscient, de l'altérité. Il s'agit bien aussi de l'espace du conte fantastique, en tant que phantasme révélateur de nos angoisses, il s'agit de croire et d'espérer qu'un spectacle sombre puisse éclairer nos esprits et qu'une lueur d'humanité partagée viendra nous illuminer

VEN 14 FÉV 20H30
GRANDE SALLE

THÉÂTRE

TARIFS 8 À 18€
DURÉE 2H55 AVEC ENTRACTE



FIRST TRIP

D'APRÈS *VIRGIN SUICIDES* de J. EUGENIDES
MISE EN SCÈNE KATIA FERREIRA LE 5^{ÈME} QUART

First Trip est l'adaptation de *Virgin Suicides*, le roman de Jeffrey Eugenides, porté à l'écran par Sofia Coppola en 1999, qui dépeint avec sensibilité l'adolescence. Jeune et talentueuse metteuse en scène, Katia Ferreira est également comédienne. Elle jouait dans *Nobody* de Cyril Teste, que vous avez pu voir aux Salins en 2016.

Milieu des années 1970, dans la banlieue tranquille de Détroit, cinq adolescentes se donnent la mort. La sidération est totale. Rien dans l'apparente normalité de la famille Lisbon ne laissait présager le suicide de ces sœurs. Vingt ans après, leurs jeunes voisins, devenus pères de famille, n'ont rien oublié de ce drame dont l'énigme reste entière. Ils rouvrent l'enquête et tentent de donner un sens aux faits, aux témoignages et à toutes les pièces à conviction collectés au fil du temps. Comme dans le roman, Katia Ferreira choisit de raconter l'histoire des filles Lisbon du point de vue de ce groupe de garçons. Aux confins de l'enquête et de leur mémoire, ils recomposent le souvenir de ces figures fascinantes et fantasmées, qu'ils ont aimées adolescents, et qui ne cessent de les hanter.

traduction Marc Cholodenko - adaptation Katia Ferreira et Charly Breton - mise en scène Katia Ferreira - collaboration artistique Charly Breton, Mathias Labelle et Charles-Henri Wolff - dramaturgie Charly Breton - avec Laurie Barthélémy, Evelyne Didi, Florent Dupuis, Frédérique Dufour, Dag Jeanneret, Mathias Labelle, Laureline Le Bris-Cep, Margot Madec, Lou Martin-Fernet, Audrey Montpied, Valentin Rolland, Sylvère Santin, Vincent Steinebach, Charles-Henri Wolff - réalisation vidéo Christophe Gaultier - musique originale Florent Dupuis - régie générale et plateau Muriel Valat - création lumière Mathilde Chamoux - régie vidéo Marine Cerles - régie son Hans Kunze - scénographie Katia Ferreira - costumes Katia Ferreira assistée de l'Atelier costumes de la MC2: Grenoble - construction du décor Ateliers MC2 Grenoble - administration, production Le 5ème quart Coline Dervieux - avec la participation des élèves de lycées de Martigues. un spectacle du 5ème quart Production MC2: Grenoble - coproduction MC2: Grenoble, Le 5ème quart, Printemps des comédiens, Théâtre de l'Archipel - Scène nationale de Perpignan, Théâtre de la Cité - Centre dramatique national Toulouse Occitanie Résidence Les 13 vents - CDN Montpellier, Les studios de Virecourt // le spectacle est soutenu par La Maison Louis Juvet / ENSAD (École Nationale Supérieure d'Art Dramatique de Montpellier Languedoc-Roussillon) ; le dispositif d'insertion de l'ÉCOLE DU NORD, Le CENTQUATREPARIS // avec le soutien de La Spedidam // avec le soutien financier de la Direction régionale des affaires culturelles Occitanie / avec le soutien et l'accompagnement du Collectif MxM, tout particulièrement, Cyril Teste, Julien Boizard et Anaïs Cartier

attaché de presse Pascal Scuotto : 06 11 13 64 48 / pascal.scuotto@gmail.com
téléchargez les dossiers de presse & photos : les-salins.net/espace-presse - mot de passe : LesSalins

Les Salins, scène nationale de Martigues - 19 Quai Paul Doumer - 13500 Martigues - 04 42 49 02 01
billetterie - 04 42 49 02 00 - www.les-salins.net

NOTE D'INTENTION

«Sur le modèle des gros titres qui noircissent périodiquement la une des journaux, Virgin suicides apparaît comme le nom donné à un fait divers mystérieux et irrésolu et dont le récit nous entraîne dans les méandres d'une enquête impossible : le suicide des soeurs Lisbon, cinq adolescentes d'une famille puritaine dans l'Amérique pavillonnaire des années soixante-dix.

La première singularité de cette enquête tient à la nature même de ses enquêteurs. Il s'agit des garçons du quartier, anciens voisins et camarades des filles, qui vingt-cinq ans après les faits, décident de reprendre l'enquête, dans l'espoir d'en finir enfin avec cette énigme qui les obsède. Pour ce faire, ils ré-investissent sur un mode amateur toutes les formes d'expertises qu'ils ont jugés insuffisantes à l'époque : du journalisme d'investigation au protocole d'archivage de la police criminelle, de l'enquête de voisinage aux extrapolations fumeuses. Ils remontent chaque piste, décortiquent chaque détail, démultiplient les sources, accentuent les recoupements. Le foisonnement d'hypothèses est à l'image des sens qui s'affolaient sous la pression du désir qu'ils éprouvaient pour les filles, à l'époque. Chaque supposition est mise à l'épreuve du fantasme et de la mémoire. Mais ce trouble dans lequel ils se replongent tient surtout à la nature de l'événement qui les rassemble et à la stupeur générale qu'il inspire : le suicide en série de cinq adolescentes. L'enquête des garçons débute là où celle de la société s'arrête, la sidération et l'impuissance ayant frappé toutes les institutions. La médecine ne peut que spéculer sur l'influence des hormones; la justice ne peut qu'enterrer le dossier, les victimes étant les coupables; la religion quant à elle condamne l'acte, et l'incompréhension paralyse la communauté qui se réfugie dans le mutisme et le déni de cette nouveauté qui l'habite : l'adolescence. Reste alors à la jeunesse elle-même la charge de sonder la profondeur de son malaise.

De ce récit à la fois dérisoire et mythique découle un ensemble de variations tour à tour oniriques, romantiques, mélancoliques, comiques, terrifiantes, pour décrire l'innocence déchue et les espoirs irrésolus d'une jeunesse américaine, désespérément en quête de sens. Une jeunesse qui, à l'époque de la narration, sort mutilée des entreprises guerrières du Vietnam, et qui entame une mue violente pour se libérer d'un folklore idéalisant un rêve américain devenu publicité. Une jeunesse « malade » d'ennui, « malade » d'avenir et caractérisée comme telle par la rhétorique puritaine, quand elle se livre à ses révoltes et ses excès. Une jeunesse en proie à tous les maux et à toutes les mutations et qui finira par se confondre avec le destin de l'Amérique elle-même. Des maladies venues d'Europe qui touchent les arbres de la banlieue et que l'on est obligé de couper, aux nuées de moucherons infestant les jardins et les maisons, les métaphores du fléau abondent dans l'écriture de ce récit, comme autant d'effets prémonitoires entourant le drame des soeurs Lisbon. Autant de signes annonçant le déclin critique du royaume industriel de l'automobile, coeur du rêve américain, où se déroule l'histoire. C'est dans cet éden pourrissant que la cadette des soeurs Lisbon, Cecilia, se donnera la mort en premier de façon spectaculaire, libérant pour ainsi dire le virus qui contaminera par la suite ses soeurs.»

Katia Ferreira, mai 2018

LA PRÉSENCE DE LYCÉENS AU PLATEAU

Tout un chapitre du roman se passe dans un Highschool. Afin de traiter l'épisode du bal de promotion - sorte de rite initiatique, élisant deux fois par an le roi et la reine des saisons intermédiaires, nous souhaitons accueillir des lycéens au coeur du projet, c'est-à-dire sur le plateau.

En effet, nous rendre au sein des classes, rencontrer les élèves, leur parler du projet et leur proposer d'y participer concrètement nous semble essentiel. L'école, et peut-être encore davantage le lycée, est le lieu de l'adolescence par excellence, le lieu chargé des fantômes de nos premières fois, des fantômes des adolescents que nous étions, côtoyant les adolescents d'aujourd'hui, qui laisseront eux-mêmes le passage aux suivants. Nous inviterons ces derniers à venir dans ce lieu symbolique fictif, afin de déchiffrer ensemble l'énigme des soeurs Lisbon. Notre processus de création comprend cette phase de travail au sein des lycées, au plus proche de notre sujet. Ainsi, nous irons à la rencontre des adolescents d'aujourd'hui, pour échanger avec eux sur des thématiques du roman toujours d'actualité : le mal-être adolescent, le malaise à l'école, l'incommunicabilité des générations, le rapport à la tradition, à la religion et la sexualité. Ces rencontres pourront se faire à travers des ateliers de pratique théâtrale ou des ateliers d'écriture. Ces moments privilégiés en amont du spectacle auront pour objectif de préparer leur participation au spectacle dans les scènes de l'auditorium, et du bal de promotion. Pour cela, il sera nécessaire d'effectuer un travail de suivi avec le groupe de lycéens participant aux représentations de chaque ville, pendant l'année scolaire. L'ensemble de ces actions seront menées conjointement avec l'équipe pédagogique des établissements ainsi qu'avec les relations publiques des théâtres dans lesquels First Trip jouera.

KATIA FERREIRA

Après des études de littératures comparées et de philosophie, Katia Ferreira entre à l'École nationale supérieure d'Art dramatique de Montpellier dirigée par Ariel Garcia Valdès puis par Richard Mitou. Elle y travaille avec André Wilms, Guillaume Vincent, Cyril Teste, Evelyne Didi, Laurent Gutmann, Jacques Allaire, Marion Guerrero, Olivier Werner et Dag Jeanneret. À sa sortie d'école en juin 2014, elle crée le collectif d'acteurs La carte blanche, avec ses camarades de promotion. Sa première mise en scène, Foi, Amour, Espérance d'Ödön Von Horvath, est programmée au Printemps des comédiens 2014 puis au Théâtre Jean Vilar à Montpellier et au Cratère, Scène nationale d'Alès. En 2013, elle participe à la création de Nobody, une performance filmique de Cyril Teste et du Collectif MxM créée en décor naturel en juin 2013, au Printemps des Comédiens. Le spectacle sera recréé au plateau en juin 2015 et tournera en 2015, 2016, 2017. En 2018/2019, elle reprend un rôle dans Festen de Cyril Teste.

L'AUTEUR

Jeffrey Eugenides est né le 8 mars 1960 à Détroit dans le Michigan, dans une famille aisée mêlant origines grecques et irlandaises. Il grandit dans une banlieue résidentielle favorisée, Grosse Pointe. Il obtient une licence à l'Université Brown en 1983, puis un master d'écriture créative à l'université Stanford. Il a publié des nouvelles dans The New Yorker, The Paris Review et Granta. Il est globalement avare de détails sur sa vie personnelle, accordant très peu d'entretiens à la presse. Après avoir vécu à Berlin de 1999 à 2004, il s'installe à Princeton dans le New Jersey. Son premier roman, Virgin suicides, sorti en 1993, est salué par la critique. Le roman paraît pour la première fois en français en 1995 sous le titre Les Vierges suicidées, mais, suite au succès de l'adaptation cinématographique de Sofia Coppola en 1999, une nouvelle édition française est publiée en 2000 sous le titre Virgin suicides. Son deuxième roman, Middlesex, plus volumineux, sorti en 2002, reçoit le prix Pulitzer de la fiction en 2003. La sortie en 2011 de son troisième roman, Le Roman du mariage (The Marriage Plot (en)), Prix Fitzgerald 2013, assure sa réputation d'auteur lent dans la maturation de ses œuvres.

JEU 5 MARS 20H30
GRANDE SALLE

THÉÂTRE

TARIFS 8 À 18€
DURÉE 3H15 AVEC ENTRACTE



LE BONHEUR (N'EST PAS TOUJOURS DRÔLE)

D'APRES R.W. FASSBINDER
MISE EN SCÈNE PIERRE MAILLET

Jamais auteur n'aura été plus attentif à son époque et aux gens que Rainer Werner Fassbinder dans les années 70/80. Cinéaste, dramaturge, acteur et chef de troupe, il fascine Pierre Maillet depuis toujours.

Après avoir mis en scène la quasi totalité de son théâtre, c'est au cinéma de Fassbinder que s'intéresse Pierre Maillet en s'inspirant de trois scénarios *Le droit du plus fort*, *Tous les autres s'appellent Ali* et *Maman Küsters s'en va au ciel*.

Avec *Le bonheur (n'est pas toujours drôle)*, nous plongeons dans une fête foraine avec ses artistes, ses acteurs et ses anonymes, comme autant d'histoires à raconter, pour peu qu'on s'y attarde et qu'on sache les regarder. Une fête foraine qui se transforme en appartements, en café, en cabaret, mais aussi en meeting politique. Pierre Maillet déploie, attentif aux détails signifiants de l'existence, une saga de petites histoires, pour nous raconter la grande. Un bel hommage à Fassbinder, à son travail, et à l'engagement humain de l'artiste.

d'après *Le droit du plus fort*, *Maman Küsters s'en va au ciel*, *Tous les autres s'appellent Ali*, trois scénarios de R.W. Fassbinder - avec Arthur Amard, Valentin Clerc, Alicia Devidal, Luca Fiorello, Pierre Maillet, Marilu Marini, Thomas Nicolle, Simon Terrenoire, Elsa Verdon, Rachid Zanouda - textes français Alban Lefranc - adaptation Pierre Maillet et Fabien Spillmann - assistant à la mise en scène Luca Fiorello - lumières Bruno Marsol - son Pierre Routin - costumes Zouzou Leyens - perruques et maquillages Cécile Kretschmar - scénographie Nicolas Marie - régie générale Thomas Nicolle production Les Lucioles-Rennes, Comédie de Caen-CDN de Normandie, la Comédie de Saint-Etienne, Les Salins, Scène nationale de Martigues // avec le soutien du Manège/ Maubeuge, du DIESE # Rhône-Alpes et de la SPEDIDAM // l'oeuvre de Rainer Werner Fassbinder est publiée et représentée par L'Arche, éditeur et agence théâtrale

attaché de presse Pascal Scuotto : 06 11 13 64 48 / pascal.scuotto@gmail.com
téléchargez les dossiers de presse & photos : les-salins.net/espace-presse - mot de passe : LesSalins

Les Salins, scène nationale de Martigues - 19 Quai Paul Doumer - 13500 Martigues - 04 42 49 02 01
billetterie - 04 42 49 02 00 - www.les-salins.net

NOTE D'INTENTION

Une fête foraine. Des artistes, des acteurs, des anonymes dans cette foire, comme autant d'histoires à raconter pour peu qu'on s'y attarde et qu'on sache les regarder. Une fête foraine qui se transformera en appartements, en café, en cabaret, mais aussi en meeting politique. Une saga fondée sur les petites histoires qui racontent la grande... Jamais auteur n'aura été plus attentif à son époque et aux gens que Rainer Werner Fassbinder dans les années 70/80 (à part peut-être Almodovar en Espagne qui prendra en quelque sorte le relais après la mort prématurée de Fassbinder en 82 à l'âge de 37 ans). Boulimique jusqu'à l'épuisement, cinéaste, dramaturge, acteur et chef de troupe, l'impressionnante filmographie de Fassbinder -40 films en 10 ans (une dizaine de pièces de théâtre sans compter ses nombreuses mises en scène et adaptations) a toujours été une source intarissable d'inspiration pour moi. La « comédie humaine » de Fassbinder est une oeuvre construite pierre par pierre où chaque film a une fonction particulière et fondatrice. « Certains de mes films sont la cave, d'autres le salon, la chambre ou la cuisine mais j'espère qu'à la fin on aura une maison. » aimait-il à dire de son travail. Pour cette raison, j'ai toujours trouvé un peu frustrant de ne monter « qu'une » pièce de lui. Après avoir mis en scène la quasi totalité de son théâtre, j'ai envie aujourd'hui de m'attaquer à son oeuvre cinématographique toujours extrêmement poreuse à son travail théâtral : « Je fais des films comme si je faisais du théâtre et je mets en scène au théâtre comme si je réalisais des films ». Ce spectacle est un hommage au « monde de Fassbinder » comme les films dont je vais principalement m'inspirer (« Le droit du plus fort » ; « Tous les autres s'appellent Ali » ; « Maman Küsters s'en va au ciel » ...) étaient des hommages aux grands mélodrames de Douglas Sirk des années cinquante. Un hommage aux laissés pour compte trop souvent « marginalisés » par une société de plus en plus égocentrique et déshumanisée. Un hommage à l'engagement humain sans faille d'un artiste et de son équipe pour continuer à résister. En faisant des films. Et du théâtre...

PIERRE MAILLET

PIERRE MAILLET

Pierre Maillet est acteur et metteur en scène. Membre fondateur des Lucioles, il est actuellement artiste associé à la Comédie de Saint-Etienne, la Comédie de Colmar et au Théâtre-Scène Nationale de Narbonne. Il a mis en scène Fassbinder, Peter Handke, Philippe Minyana, Laurent Jaloyes, Lars Noren, Jean Genet, Rafaël Spregelburd, Tanguy Viel, Copi, Michel Foucault et Thierry Voeltzel, Lee Hall, Paul Morrissey, Holly Woodlawn... Il travaille régulièrement comme comédien avec Marcial Di Fonzo Bo, Elise Vigier, Guillaume Béguin et Matthieu Cruciani... Il a également joué sous la direction de Bruno Geslin, Marc Lainé, Jean-François Auguste, Frédérique Loliée, Christian Colin, Patricia Allio, Hauke Lanz, Zouzou Leyens, Laurent Sauvage, Marc François, Mélanie Leray... Au cinéma il a travaillé avec Ilan Duran Cohen, Emilie Deleuze, Louis Garrel, Justine Triet, Pierre Schoeller...

LE DROIT DU PLUS FORT

Établie en France depuis 1992, Blanca Li fonde en 1993 sa Franz Biberkopf, surnommé « Fox », perd son travail à la fête foraine, mais gagne 500 000 marks à la loterie. Il séduit Max, un antiquaire qui l'introduit dans la société bourgeoise et le présente notamment au bel Eugen, le fils d'un imprimeur en faillite. Fox tombe amoureux d'Eugen, qui se sert de lui pour sauver l'entreprise familiale et se faire offrir un luxueux appartement... «Je pense que c'est un hasard et tout à fait sans importance que l'histoire se passe entre homosexuels. Elle pourrait aussi bien se passer entre d'autres personnes. Je pense même que c'est pour cela que les gens y regardent de plus près que si c'était une histoire d'amour normale ou l'aspect mélodramatique serait, aussi, beaucoup plus important ; je crois que les gens, au bout d'un moment, ne se rendent plus compte qu'ils sont homosexuels, mais ils vont se demander : «Mais qu'est-ce que nous avons vu? Nous avons une histoire qui se passe entre gens que nous tenons normalement pour anormaux.» Et par un tel ahurissement, à travers un moment de choc, on voit toute l'histoire de façon différente. J'ai eu l'idée de ce film en mars 1974. Un ami m'a raconté sa vie, pas tout à fait aussi brutalement que dans le film. Alors j'ai dit : «c'est une histoire que je veux faire.» R.W. FASSBINDER (1974)

MAMAN KÜSTERS S'EN VA AU CIEL

Emma Küsters, femme au foyer, partage son modeste appartement avec son fils et sa belle-fille. Un jour, à la radio, la famille entend qu'un employé d'usine, devenu fou à la suite de son licenciement, s'est suicidé après avoir tué le fils du patron. Il s'agit du mari d'Emma. La famille est assiégée par les journalistes. Emma, abandonnée et trahie, veut réhabiliter son mari. Elle se tourne vers un couple communiste puis vers un groupe anarchiste...

TOUS LES AUTRES S'APPELLENT ALI

Dans un café fréquenté par des travailleurs immigrés, Emmi, veuve d'une soixantaine d'années, fait la connaissance d'Ali, un Marocain de vingt ans de moins qu'elle. Ali s'installe chez elle dès le lendemain, puis ils se marient. Les enfants d'Emmi, ses voisins, ses collègues, tous sont scandalisés par cette union ; les amis d'Ali se moquent parce qu'il a épousé une « grand-mère ». Le couple est mis à l'écart, mais va vite se révéler indispensable à la communauté...

L'univers beau et impitoyable de Fassbinder

Avec *Le bonheur* (n'est pas toujours drôle), Pierre Maillet adapte au théâtre trois scénarios du maître du mélodrame allemand.

On a vu

Tel un ange exterminateur qui scrute les imparfaites destinées humaines, « le bonheur » transfiguré en néons rose vintage surplombe la scène du théâtre d'Hérouville. C'est un idéal auquel aspirent tous les personnages de Rainer Werner Fassbinder et pour l'atteindre, il n'y a pas d'autre solution que d'aimer follement, quitte à se brûler les ailes en cours de route. Sur cette route se trouvent un comptoir isolé orné d'un cruel miroir et un juke-box réconfortant, du mobilier « moderne » et des vieilles tapisseries à fleurs.

Parfois, des éphèbes nus ou à bretelles passent en un éclair sur le plateau. Des fantômes s'échappent dans la fumée tandis que des relations passagères, pas toujours bienveillantes, viennent calmer les ardeurs de ceux qui ont tout à perdre.

Excellente distribution

Ces assoiffés d'absolu portent le nom de Fox, Maman Küsters et Ali. Tout paraît différencier le garçon des rues, la vieille ménagère esseulée et le travailleur immigré. Mais leur marginalité désespérément flagrante au sein de la société allemande d'après-guerre les réunit.

Outre le fait de ne pas monter, comme de coutume, une pièce de Fass-



En blouson de cuir, Fox (au centre) sort tout droit de film « Le Droit du plus fort » et s'installe avec brio sur les planches.

1 CREDIT PHOTO : TRISTAN JAVIER VALLE

binder qui fut aussi un grand dramaturge, le metteur en scène Pierre Maillet a l'idée judicieuse de relier trois histoires cinématographiques de l'auteur entre elles. Tandis que Maman Küsters s'entretient avec ses enfants, des nouvelles d'Ali sont diffusées, l'air de rien, à la radio. Les espaces-temps sont conjoints. Décrit tel un « Balzac » dans les journaux au moment de sa mort prématurée, Fassbinder avait à cœur de dépein-

dre l'Allemagne de son époque, un pays paralysé, triste et déshumanisé. Pierre Maillet l'a bien compris et ses comédiens aussi.

La distribution est excellente, consciente de l'esprit des personnages tiraillés entre conformisme néfaste et sincère empathie. L'interprétation éblouissante de Marilu Marini en Maman Küsters va même jusqu'à surpasser celle de Brigitte Mira, l'actrice originale du film. Moins engagé et

intellectuel que le réemploi personnel de Stanislas Nordey dans *Je suis Fassbinder*, l'hommage sur les planches de Pierre Maillet s'attache davantage aux émotions tragiques et à la sensualité de ces protagonistes. Le maître du mélodrame allemand aurait sans nul doute apprécié.

Mercredi 23 janvier, à 19 h, au Théâtre d'Hérouville. Tarifs habituels. Durée : 3 h 30.

QUEST FRANCE

JEU 14 MAI 20H30
GRANDE SALLE

THÉÂTRE

SPECTACLE MULTILINGUE SURTITRÉ EN FRANÇAIS

TARIFS 8 À 18€
EN CRÉATION



TOUT LE BIEN

MISE EN SCÈNE JAN LAUWERS & NEEDCOMPANY

Après *La chambre d'Isabella*, spectacle reçu en 2006, nous retrouvons avec bonheur Jan Lauwers et son langage théâtral novateur, direct et très visuel. Sa dernière création *Tout le bien* raconte une histoire d'amour à un moment où l'Europe galvaude ses valeurs, ou certains se laissent aller à la haine et à l'indifférence.

« L'identité, pour les plus démunis d'entre nous, est parfois la seule bouée de sauvetage et la seule forme de dignité. Mais cette image est fautive. Cette image est déloyale et, entre les mains de forces nationalistes, elle est destructrice. Les artistes doivent tout mettre en œuvre pour que leur « art poétique » soit une réponse puissante au fléau de l'étouffement politique dans lequel nous nous dépêtrons aujourd'hui. Le Brexit, Trump, Erdogan, la maltraitance envers notre planète, la terreur de l'économie d'expansion, le déclin de la solidarité nécessitent des mesures politiques. Mais l'art poétique se doit de veiller à notre humanité. »

Jan Lauwers

texte, mise en scène, scénographie Jan Lauwers - musique Maarten Seghers - costumes Lot Lemm - avec Grace Ellen Barkey, Romy Louise Lauwers, Victor Lauwers, Jan Lauwers, Sarah Lutz, Benoît Gob, Elik Niv, Yonier Camilo Mejia, Jules Beckman, Simon Lenski, Maarten Seghers, Elke Janssens - dramaturgie Elke Janssens - conception éclairages Ken Hioco - gestion production Marjolein Demey une production Needcompany // coproduction Croatian National Theatre "Ivan pl. Zajc" Rijeka - Rijeka 2020 European Capital of Culture, Ruhrtriennale, Festival ; Reims Scènes d'Europe, Concertgebouw Brugge, La Colline Paris // copresentation Zürcher Theater Spektakel, Teatro Central de Sevilla, Kaaaitheater Brussel, Toneelhuis Antwerpen, Malta festival Poznań, Festival Theaterformen Hannover/Braunschweig, NTGent // financement Tax Shelter: uFund nv // réalisé avec le soutien du Tax Shelter du Gouvernement fédéral belge et des autorités flamandes

attaché de presse Pascal Scuotto : 06 11 13 64 48 / pascal.scuotto@gmail.com
téléchargez les dossiers de presse & photos : les-salins.net/espace-presse - mot de passe : LesSalins

Les Salins, scène nationale de Martigues - 19 Quai Paul Doumer - 13500 Martigues - 04 42 49 02 01
billetterie - 04 42 49 02 00 - www.les-salins.net

NOTE D'INTENTION

«Tout le bien, c'est une histoire de perte et d'espoir. Une histoire d'amour à une époque où l'Europe galvaude ses valeurs et où une bonne partie des gens se laissent aller à la haine et à l'incompréhension. L'histoire d'une famille d'artistes avec ses soucis quotidiens et la mort, toujours présente, qui s'impose sans pitié, dans la sérénité de leur maison comme dans le monde extérieur.

En 2014, Jan Lauwers a rencontré le soldat d'élite et vétéran de guerre israélien Elik Niv, qui est devenu danseur professionnel après un grave accident et une longue rééducation. Ils ont longuement parlé de ses actions militaires et de son éclosion en tant que danseur dans le petit monde rassurant et subventionné des arts vivants en Allemagne. C'est pendant ces entretiens qu'ont explosé les bombes à l'aéroport de Zaventem et à la station de métro Maelbeek. Tout le bien est une histoire doublement autobiographique. La vie d'Elik d'une part, et la vie de Jan Lauwers avec Grace Ellen Barkey et leurs enfants dans leur maison, qui est une ancienne boulangerie et leur atelier, à Molenbeekla-maudite. Tout le bien, c'est aussi l'histoire de la jeune Romy, qui est convaincue que le monde est bon. Lors d'un périple en Chine, elle rencontre le soldat Elik alors qu'elle est en train de vomir dans une ruelle après avoir bu du sang de serpent. Cette rencontre va changer sa vie. L'identité, pour les plus démunis d'entre nous, est parfois la seule bouée de sauvetage et la seule forme de dignité. Mais cette image est fautive. Cette image est déloyale et, entre les mains de forces nationalistes, elle est destructrice. Les artistes doivent tout mettre en oeuvre pour que leur 'art poétique' soit une réponse puissante au fléau de l'étouffement politique dans lequel nous nous dépêtrons aujourd'hui. Le Brexit, Trump, Erdogan, la maltraitance envers notre planète, la terreur de l'économie d'expansion, le déclin de la solidarité nécessitent des mesures politiques. Mais l'art poétique se doit de veiller à notre humanité.»

Jan Lauwers

NEEDCOMPANY

Needcompany est une maison d'artistes qui a été fondée en 1986 par Jan Lauwers et Grace Ellen Barkey. Depuis 2001, Maarten Seghers est lié à Needcompany. Lauwers, Barkey et Seghers sont les piliers de cette maison où ils produisent l'intégralité de leurs oeuvres artistiques : théâtre, danse, performances, art plastique, textes... Leurs créations montent sur les scènes les plus prestigieuses dans le monde entier. Dès ses débuts, Needcompany se profile comme une compagnie internationale, innovante, qui manie plusieurs langues et disciplines. L'ensemble, où collaborent en moyenne 7 nationalités différentes, reflète bien cette diversité. Au fil des ans, Needcompany a toujours misé davantage sur cet ensemble et de nouvelles alliances artistiques sont nées en son sein : Lemm&Barkey (Grace Ellen Barkey et Lot Lemm) et OHNO COOPERATION (Maarten Seghers et Jan Lauwers). Needcompany met en exergue le rôle de l'artiste individuel. Tout part du projet artistique, de la véracité, de la nécessité, de la signification. La remise en question du médium est constante, de même que la quête de la qualité du message en relation avec son exécution concrète. Needcompany, c'est la qualité, la polyphonie et l'innovation. Needcompany, c'est une voix importante dans le débat social sur l'urgence et la beauté de l'art, et ce tant au niveau national qu'international.

JAN LAUWERS

Né à Anvers en 1957, Jan Lauwers est un artiste qui pratique toutes les disciplines. Il s'est surtout fait connaître par son oeuvre théâtrale pionnière forgée avec son ensemble, Needcompany. En 2012, Jan Lauwers s'est vu décerner « l'insigne d'Or du Mérite de la République d'Autriche ». En 2014, il est récompensé du Lion d'Or Lifetime Achievement Award à la Biennale de Venise. Il est le premier Belge à recevoir ce prix dans la catégorie théâtre. En 2018, le Festival de Salzbourg présente L'incoronazione di Poppea, la première mise en scène d'opéra de Jan Lauwers.

Jan Lauwers a étudié la peinture à l'Académie des Beaux-Arts de Gand. En 1981, avec la troupe l'Epigonensemble, transformée en collectif Epigontheater zlv, Jan Lauwers s'inscrit ainsi dans le mouvement de renouveau radical en Flandre, et perce sur la scène internationale. Epigontheater zlv fait du théâtre concret, direct et très visuel, avec la musique et le langage pour éléments structurants. Jan Lauwers needs company. Il a créé Needcompany avec Grace Ellen Barkey. A eux deux, ils sont responsables des productions importantes de Needcompany. Le groupe de performers qu'ont rassemblé Jan Lauwers et Grace Ellen Barkey ces dernières années est unique dans sa multiplicité. Depuis la création de Needcompany en 1986, son activité comme sa troupe de performers présentent un caractère explicitement international. Depuis lors, chacune de ses productions est jouée en plusieurs langues. La formation de plasticien de Jan Lauwers est déterminante dans son rapport au théâtre et résulte en un langage théâtral personnel, novateur à plus d'un titre, qui interroge le théâtre et son sens. L'une de ses caractéristiques principales est le jeu transparent, « pensant », des comédiens, ainsi que le paradoxe entre 'jeu' et 'performance'.